

CARNETS DE GUERRE 1914 –1918
DE
AMAURY de SCHOUTHEETE de TERVARENT

POST-SCRIPTUM

Faut-il écrire une préface à ces quelques pages transcrites de mes cinq carnets de notes? Lisez-les. Vous excuserez leur inconsistance en vous rappelant qu'elles remémorent des impressions fugitives et que j'avais vingt ans.

N'y cherchez pas une belle histoire ni l'expression d'un caractère.
Ce ne sont qu'aspirations, ébauches et reflux.

Je résumerai sans doute votre pensée et la mienne en citant ici ce que me disait un jour un de mes meilleurs amis:

« Vis pour un idéal et contente-toi d'un peu moins » .

CHAPITRE I : L'AVANT GUERRE DE 1914

Je me souviens...

Je me souviens.....

1912.

Je séjourne en Rhénanie pour y apprendre l'allemand. Mais dans la petite ville de Godesberg près de Bonn, nous sommes quelques étrangers qui ne parlons que le français !

Je me promène le long d'une route macadamisée. Il a plu, l'asphalte luit, une auto passe, splendide torpédo qui dévore la route. Arrivé à ma hauteur, le conducteur une main au volant, un bras autour du cou de sa compagne, l'embrasse amoureusement et déjà ils sont loin. Je reste, gamin de 17 ans, charmé et souriant au bord de la route.

Qu'est devenu le joyeux automobiliste dont la vie m'était apparue si follement heureuse?

Comment imaginer alors, que deux ans plus tard les colonnes allemandes envahiraient la Belgique, Liège ... Haelen ... l'Yser.....
La jeunesse reine des batailles serait décimée !

1913 – J'entrai à la cavalerie ...

En 1913, au mois de septembre, j'entrai à la cavalerie. Comment ai-je pris cette décision ? Par amour du cheval ou parce que je venais de lire un livre charmant de Gustave Draux « Les lettres d'un dragon à sa Tante ». ?

Il est certain que cette détermination comportait une part de fantaisie et d'illusion ainsi que ce fond de poésie qui guide toujours notre imagination.

La vie du cavalier est si différente de celle des autres armes, que la silhouette d'un guide ou d'un lancier, à cette époque, décèle une allure conquérante, inimitable.

Le Quartier de cavalerie est une ruche vibrante. Les chevaux au pansage dehors, l'odeur chaude des écuries, la fierté de l'uniforme. Quelle ambiance! Tout vit, tout chante.

Je garde un bon souvenir de ces quelques mois de service, de la chambrée, du manège sans étrier, le matin, dans la demi-obscurité que se disputaient un éclairage défectueux et le jour naissant du dehors.

Le soir à dix heures, le trompette sonnait l'extinction des feux (lumières). Les trompettes de garde du 1er et du 2ème Guides se donnaient la réplique d'une caserne à l'autre. Ces sonneries hors d'ordonnance s'élançant dans la nuit par-dessus les toits, avaient un charme plein de nostalgie.

Les officiers de Guides étaient splendides dans leur ancien uniforme. Leurs dolmans verts à brandebourgs et leurs culottes amarante leur donnaient une allure de demi-dieux. Quant à moi, simple soldat j'étais en pantalon de toile et sabots ...
La première fois que je mis des sabots ils descendirent l'escalier plus vite que moi.

Bamboula fut mon cheval d'instruction, il était borgne, excellent et bon sauteur. Je lui dois beaucoup car il m'a donné confiance à l'obstacle.

Au printemps 1914 ...

Au printemps 1914 nous partions en manœuvres dès l'aube. On rentrait au Quartier bien fatigué vers 4 ou 5 heures de l'après-midi. Cette vie de patrouilles à travers champs à la recherche d'un ennemi inoffensif était passionnante.
Nous fîmes en juin un célèbre passage d'eau aux étangs de Genval.

A cette époque je fus nommé Maréchal des Logis.
Quelle tenue: un manteau à pèlerine en drap fin et le Képi.
Puis nous partîmes au camp.

Je disais que la silhouette élégante de nos officiers dans leur uniforme d'autrefois reste gravée dans ma mémoire. Le Lieutenant-Colonel Morel, qui m'accueillit paternellement à mon entrée au régiment, était le type parfait du cavalier de l'époque, grand, svelte, la moustache gauloise et le regard clair.

Le départ pour le camp de Beverloo en juin ou juillet donne lieu à un branle-bas de combat dans le Quartier de Cavalerie. Sous le soleil radieux les étapes nous parurent charmantes et pourtant la poussière de la route donnait à nos visages un aspect sauvage sous le colback.

Les cantonnements laissaient espérer à chacun de nous une aventure sentimentale.
Il y a de cela trente ans.

Je me souviens d'une jeune paysanne d'Attenrodenwever près de Tirlemont, ce ne fut rien ... ce fut charmant, deux beaux yeux et quelques sourires.....

Beverloo: La grande plaine, les dunes d'Hechtel, voilà le décor.

Le tir à la cible électrique, les galops, les défilés, les charges, formaient le travail journalier.

A côté de cela il y avait le mess où les sous-officiers en culottes rouges et vestes de toile blanche se retrouvaient. On ne manquait pas de se faire photographier en groupe ou à cheval, c'était une habitude immuable.

Dans un joli café, sur une place ombragée de tilleuls un groupe d'amis dînait volontiers en fin de journée. Nous nous retrouvions là, Adrien de Preme, très beau garçon au teint basané, tué à Budingen quelques semaines plus tard, Stany de Pret, charmant compagnon; Eugène de Ligne au nez relevé et aux dents blanches; Ferdinand de la Serna, Antoine d'Ursel, dont l'optimisme ironique et bourru remettait les choses à leur place. Il est mort tragiquement en 1944 au passage de la Bidassoa

Cette année là il fit très chaud et tout le monde souffrit de douloureuses coliques. Nous ne prêtions aucune attention aux nouvelles, mais, brusquement et avant la fin de la période prévue, on nous rembarqua pour Etterbeek avec chevaux et bagages dans des wagons à bestiaux.

Je me rappelle de cette nuit de fin juillet 1914.

Nuit douce et étoilée. Nos chevaux attachés, nous étions assis à même le plancher, jambes ballantes dans le vide aux portes à glissières restées ouvertes. A chaque arrêt brusque le piétinement des sabots des chevaux se répercutait le long du train.

Partions-nous en guerre ?

Il y eut trois jours de mobilisation au Quartier d'Etterbeek.

Les classes rappelées affluaient. Les lots de chevaux réquisitionnés pénétraient dans le Quartier en pelotons hétéroclites. Nous aiguisions la lame de nos sabres avec un enthousiasme délirant.

Oui, on a éprouvé alors une merveilleuse effervescence. L'émotion était unanime, les yeux cherchaient les yeux, le patriotisme avait son vrai sens. J'ai compris à ce moment le grand souffle révolutionnaire de 1789 et l'orgueil des citoyens Romains pour leur Cité.

Le 3 août le Régiment en tenue de Campagne quittait le Quartier pour n'y revenir que plus de quatre années après.

A la suite de ma nomination, je passai le 11 décembre au 2ème .
Le col blanc remplaçait le col amarante.

CHAPITRE II : PREMIERS MOIS DE GUERRE

1914 Août ...

Nous cantonnâmes, le 2 août 1914, à Woluwé-St-Etienne, village que traverse la grand'route de Bruxelles à Louvain.

Il y eut distribution des fourrages sur la grand'place. Les cavaliers ficelaient les bottes de paille et le foin avec leurs cordes à fourrage et s'en retournaient chez l'habitant où ils logeaient.

Emu par la solennité de l'heure, je me confessai chez le bon curé de l'endroit. Le lendemain le régiment faisait mouvement vers Gembloux.

C'est dans la forêt de Soignes, avant d'arriver à Notre-Dame-au-Bois, que nous apprîmes l'entrée des Allemands dans la province de Liège. Je me souviens que le Lieutenant Terlinden sans être germanophile aurait préféré entrer en guerre contre la France. Je ne pouvais comprendre cette mentalité.

Notre escadron, le 3ème, était commandé par le la Commandant Burnell au flegme imperturbable. N'avait-il pas du sang britannique dans les veines?

Les lieutenants Jacques Terlinden, Henry Pinte, Edouard de Selliers et Smeekens commandaient les quatre pelotons.

Notre première nuit de guerre se passa à Corroy-le-Chateau.

Je commandais, comme maréchal des logis, un petit poste sur la grand' route de Tamines. Je dormis cette nuit là deux ou trois heures sur la voie cyclable à quelques pas de la sentinelle. Dès ce même soir les nouvelles incohérentes circulèrent. L'on parlait de patrouilles de uhlans dans la région. Je suis persuadé qu'il n'y en avait pas à cent kilomètres. Cela suffisait pourtant pour entretenir notre anxiété et, jeunes soldats, nous avions la crainte d'être enlevés par l'ennemi.

Le jour suivant, nous prîmes la direction de Waremme.

Il faisait si beau, les grandes plaines que nous traversions n'étaient que rayonnement et lumière. Peut-on se figurer aujourd'hui, alors que l'armée est devenue un cortège de pesantes mécaniques bariolées et camouflées, les escadrons de 1914 aux couleurs voyantes, la lance au poing dans les plaines du Brabant?

Les Guides, les Lanciers, les Chasseurs, dans les jolis uniformes rouges, bleus ou gris sous le colback ou le schapska défilaient en colonnes, « camouflées » par un nuage de poussière. Il est vrai que l'aviation était inexistante. Je me souviendrai toujours d'un officier tirant au revolver sur un Taube qui nous survolait à quelque 300 mètres d'altitude.

Nous cantonnâmes dans le village de Hollogne-sur-Gers.

Ici prend place la première histoire d'espionnage, car il y eut en 1914 l'espionnite, comme en 1940 nous connûmes la terreur des parachutistes. Un officier français, dans une superbe torpédo est arrêté par quelques cavaliers et le Commandant Jolly, et amené au Quartier Général.

Interrogé, il prétend regagner son unité en France. Mais, il a été remarqué depuis deux jours sur le front belge. Il ne subsiste bientôt aucun doute que c'est un officier allemand

qui se renseigne sur nos positions. J'ai appris plus tard qu'il s'échappa quelques jours après de St-Trond, à la faveur d'un bombardement.

Les étapes étaient chaque jour de 45 à 50 kilomètres. Durant ces longues randonnées les hommes chantaient. L'âme du soldat s'exprime dans ces chansons de route: j'entends encore les refrains de « Sur les bords de la Riviera » ou « Sous les ponts de Paris » mélopées que berçait le pas des chevaux. . . .

Nous logions le lendemain à Poucet, près de Hannut puis à Ligny où nous voyons passer des éléments d'infanterie en retraite... c'est la 3 D.A. venant de Liège.

Le Général Dewit, Commandant la division de Cavalerie cherchait le contact avec les uhlans sans parvenir à les joindre. Et dans les pelotons l'on se demandait si les grands chefs ne rêvaient pas d'un ennemi imaginaire. Je me rappelle de quelques poursuites émouvantes pour ne rien trouver.

Nous logeons à Duras puis à Budingen.

Le 12 août: - jour de la bataille de Haelen.

C'est là que nous recevons les premiers obus. Ils font bondir dans le ciel les gerbes de blé. Le temps est splendide, mais, cette impression de sifflement et d'éclatements tout proches me paraît passablement désagréable. Heureusement, le tir ne se prolonge pas.

On entend à droite et à gauche le roulement du feu de mousqueterie et des cris poussés par des escadrons allemands qui chargent sur la route de Haelen à Diest. Mais, nous ne sommes pas engagés et je songe au héros de « La Chartreuse de Parme » qui assiste en réserve à la bataille de Waterloo.

Le soir nous dormons à la belle étoile dans un champ de betteraves et le lendemain, notre régiment recueille dans la plaine des chevaux du 18e Dragons qui errent à l'aventure.

J'ai gardé une impression très vive de ces matins d'août 1914.

Dès l'aube nous étions sur pied pour soigner nos chevaux et les seller. Ils avaient, en général, passé la nuit dans un verger, attachés à l'anneau italien. Autour de ces petites fermes brabançonnaises, tapies dans les blés mûrs, le long des chemins creux tout poudreux, se répandait une délicieuse odeur de moisson, de fraîcheur matinale et d'étable. Nous mangions du pain noir sur un coin de table et nous buvions un verre de lait avant de serrer quelques mains et de monter à cheval.

Le grand ciel attendait le soleil, la terre était biblique.

Le 18 août:

L'infanterie de von Kluck attaquait à son tour et forçait nos troupes de couverture à se retirer. Le premier escadron du régiment - Commandant de Favereau - bousculé à Budingen, perdait beaucoup de monde dans une défense opiniâtre.

Wolfgang d'Ursel et mon ami Adrien de Prelle sont tués.

Nous logeons le soir à Werchter. La division de Cavalerie bat ensuite en retraite sur Anvers et l'escadron Burnell cantonne du 20 août au 24 août à Wijnegem. Je revois mes parents.....

Le 25 août nous effectuons une première sortie d'Anvers en direction de Haecht et de Louvain et, après un combat du côté de Tremeloo nous rentrons à Wijnegem le 27 août pour apprendre que la 4ème Division avait rejoint l'Armée Belge à Anvers, venant de Namur via la France.

Mon frère Guy revenait donc au pays après une odyssée peu banale.

1914 – Septembre ...

Il est bien certain que, dans toute action, chacun ne voit que son petit secteur. Aucun de nous ne se doutait, le 5 septembre en prenant la direction de la Campine anversoise, que l'Armée française était engagée dans la bataille de la Marne. Je commandais, ce jour-là, la patrouille de pointe de l'avant-garde et je me souviens d'être entré au grand trot, l'arme au poing, dans plusieurs bourgades où les habitants nous regardaient ahuris. Il y eut quelques combats de patrouilles mais les troupes allemandes de couverture se trouvaient en direction de Diest, Hasselt et Beverloo. Nous passons par Hallaar puis par Aerschot que la cavalerie enlève par surprise, capturant 450 prisonniers. Je les revois encore groupés sur la place. Nous avons à l'escadron un cavalier nommé Hoff, fils du concierge du Duc d'Ursel. Ce jour-là, il ramenait fièrement un prussien prisonnier. Le Commandant Burnell interroge aussitôt ce dernier et lui demande son nom, il s'appelle Hoff !

Nous passons toutes ces nuits au bivouac, il fait très beau.

Le 10, après une marche rapide sur Louvain, nous avons un engagement au Pellenberg (derrière la propriété des Dieudonné). Nous pouvions observer l'avance des Allemands en tirailleurs dans les champs et le tir précis de notre artillerie qui arrêta net leur progression. Notre attaque se déclenche en direction de la ferme de la Dame Blanche à quelque six cents mètres devant nous.

A ce moment le lieutenant Terlinden m'envoie, en patrouille avec quatre hommes pour garantir l'aile droite de l'escadron, pied à terre. J'atteins une ferme et, au moment de la dépasser, mes hommes et moi nous essuyons un feu nourri. Un seau perforé d'une balle saute en l'air et roule dans le fumier. Les miaulements des balles nous rendent circonspects. Elles sifflent de tous côtés. Les Allemands tirent de la Dame Blanche ainsi que de la lisière d'un bois que nous avons mission de reconnaître. La progression en plein champ devient alors difficile. Du reste, le Lieutenant nous rappelle.

Notre artillerie ouvre le feu et les tuiles de la ferme volent en l'air. Bientôt les Allemands attaquent à notre gauche par Pellenberg et au soir, nous bivouaquons à 500 mètres en arrière.

J'apprends par des réfugiés que le château de Corbeek est brûlé.

Les jours suivants l'Armée Belge se retire vers Anvers, retraite nocturne de notre escadron par Hauwaert sous la pluie. A Boisschot enfin, nous retrouvons un peu de confort dans une grange. Le brigadier Godart et moi nous nous séchons, nous mangeons et nous dormons. Que demandions-nous de plus ?

Je montais, à ce moment, une jument irlandaise de bonne taille à la robe baie-cerise. Elle venait de la dernière remonte. Sans grande imagination je l'avais nommée Whisky.

Je souffrais plus qu'elle du métier pénible imposé à sa prime jeunesse. Elle me portera jusque derrière l'Yser.

Après un court repos à Wijnegem, nous faisons partie d'un groupe de reconnaissance qui, sous les ordres du Lieutenant du Bus, explore la région West Meerbeek et Aerschot. Je passe en patrouille devant Westerloo et arrive à l'entrée d'Aerschot, encore occupée par l'ennemi.

Le 25 septembre au soir, notre détachement s'embarque à Herenthals pour Gand St-Pierre. Ce changement d'aile amène la cavalerie dans la région de Lede et de Denderleeuw. Plusieurs jours en suivant, nous cantonnons à Kalken.

Je vécus pendant quelques heures une charmante aventure: celle du premier baiser. Je dînais chaque soir à l'auberge du village. Une jeune femme, parente du maître des lieux et réfugiée chez lui, venait souvent s'asseoir à ma table. C'était une jolie blonde. Le dernier soir, elle me reconduisit jusqu'au seuil et dans l'obscurité, nous nous sommes embrassés émus l'un et l'autre ... par ce départ. Je ne l'ai jamais revue, mais je lui ai fait parvenir de mes nouvelles après la guerre.

1914 – Octobre ...

Le 8 octobre, combat d'Overmeire.

Nous tirons pendant 2 heures sur des Allemands qui sont presque invisibles.

A Moerbeke, le 9 octobre, nous voyons défiler la 2.D.A. en retraite, venant d'Anvers. Triste spectacle. Les allemands ont franchi l'Escaut à Termonde. Le soir, nous passons près de la frontière hollandaise. Xavier van de Werve et moi décidons de rebrousser chemin si le régiment franchit la frontière. Il n'en fut heureusement pas question. Nous traversons Selzaete où je devais combattre 25 ans plus tard, le 23 mai 1940. J'ai encore la vision des chiens de compagnies-mitrailleuses d'infanterie couchés sur les trottoirs, exténués.

Le 11, nuit de combat sur le canal de Meerendre.

Nous relevons un détachement écossais. Des hommes superbes: Certains revenaient des colonies et parlaient parfaitement le néerlandais. Nous passons le 12 octobre à Foucques.

Le 13 nous sommes à Coolscamp. Il a plu. C'est l'automne froid et humide. Nous dépassons les Fusiliers Marins qui ont combattu à Melle. Nous traversons la forêt de Houthulst.

Je loge le 15 octobre avec Eugène Verhaegen, dans une grande ferme à Poelcapelle, près d'Ypres.

Le 16, contact avec l'Armée française.

Près d'un moulin, nous avons tout-à-coup vu déboucher un peloton de dragons magnifiques sous leur casque à crinière, enveloppés dans leur large pèlerine. Puis, des colonnes d'autobus amènent dans ce secteur la cavalerie portée et de l'infanterie.

Nous voyons se terminer ainsi sous nos yeux la manœuvre de la course à la mer. L'armée française après la bataille de la Marne remontait progressivement vers le Nord pour s'opposer au débordement de la poussée allemande. Traversant les plaines de la Picardie et de l'Artois, pour aboutir dans les Flandres, les poilus venaient donner la main aux troupes belges qui s'alignaient sur le canal de l'Yser. La vue de ces nouveaux uniformes excite l'imagination et certains parlent d'une offensive en direction de Gand. Le lendemain, en effet, la cavalerie progresse vers Staden. Ce jour-là, nous sommes pris sous le feu d'une batterie allemande et le Docteur De Bogny est tué. Retraite le soir, éclairée par Staden en flammes.

Le 20 octobre, je suis en reconnaissance avec le Lieutenant Terlinden. Il me poste avec des jumelles dans le moulin d'Essen. J'observe attentivement une colonne allemande en marche vers Dixmude. Tout-à-coup, un shrapnell coiffe le moulin avec un vacarme horrible. Il ne m'a pas fallu longtemps pour dégringoler l'échelle de mon pigeonier.

Nous sommes à la veille de la bataille de l'Yser.

Je passe une nuit dans une petite ferme vétuste au milieu des prairies, près du canal dont nous occupons la berge. Mes hôtes étaient de vieilles gens indécis et craintifs. Je revois leur visage près d'une lampe fumeuse déposée sur la table. Le sol est de terre battue et le toit de chaume. Tout cela est vieux et sent mauvais mais dehors il pleut, alors je m'endors sur une chaise, enroulé dans mon manteau de cavalerie. Au matin, une patrouille de goumiers marocains montés sur des chevaux blancs franchit l'Yser et se promène à travers les prairies en direction de Woumen.

A Pollinchove un soir dans un café, des officiers de territoriaux nous interrogent. Ils arrivent du sud-ouest et voudraient être documentés. Que dire? On a reculé, marché de jour, de nuit. Des Allemands? on n'en voit pas souvent; quand on les voit, ils sont les plus forts. On a reculé jusqu'à présent mais puisque les français arrivent, nous supposons que cela va changer.

Ma culotte de Guides est en lambeaux. Un petit tailleur m'en découpe une autre, assez extraordinaire. dans un tissu molletonné d'un rouge sang !

Nous passons les heures angoissantes de la bataille de l'Yser, en réserve au pied du moulin d'Alveringhem. Le tram à vapeur passe emportant des Fusiliers Marins blessés.

1914 – Novembre ...

Le 1er novembre, je suis à Beveren et je fais un bon dîner avec Lasoen, mon ordonnance. Nous mangeons une poule que nous avons volée.

Le 4 novembre et jours suivants, nous logeons à La Panne et occupons une ligne de tranchée près de Nieuport.

Le 17 novembre, nous passons en France (Tetteghem). Il fait cruellement froid. Au matin, nos pauvres chevaux si mal protégés ont leurs longs poils couverts de givre. Nous ne savons plus rien des événements. Devra-t-on vraiment passer un hiver de guerre? Le front se fixe dans des combats locaux. Quel triste pays plat et venteux.

Un soir de novembre, nous partons à trois sous-officiers vers Rosendael, faubourg de Dunkerque. Quelle joie enfantine de revoir, après 4 mois de campagne, la lumière des magasins et un tramway.

1914 – Décembre ...

Le pont de Spyker compte dans mes souvenirs de guerre. L'escadron y séjourne un mois, mi-décembre/mi-janvier.

Spyker, entre Dunkerque et Gravelines, est un village comme un autre village du Nord, au milieu d'un pays plat aux labours gras et luisants. Pas d'arbres, au loin les dunes. En hiver la pluie et le vent de mer.

Au pont de Spyker, le canal, une usine où affluent les betteraves sucrières, une ou deux fermes et un café. Dans ce café les territoriaux français aux grandes moustaches, venaient parler de la guerre et boire une bistrouille. La bistrouille? Du cognac dans du café noir.

Aucune nouvelle ne nous arrivait. Après la bataille d'Ypres, le front occidental était sans histoire. Les journaux parlaient du rouleau compresseur russe, en passant sous silence la défaite du Tannenberg, grande victoire d'Hindenburg.

Nous promenions des colonnes de chevaux chaque matin dans la pluie et le froid. On ne peut se faire une idée de la nostalgie que dégageaient ces longs horizons sous un ciel bas, où se tordaient des nuages. Nous traversions parfois Petite-Synthe, dont l'église de pierre, robuste et lourde dressait sa tour devant les dunes !

Marcel Dupont a écrit un livre très vivant sur les premiers jours de guerre « En Campagne ». Maxence Van der Meersch : « Invasion 1914 ».

Roger Moermans avait rejoint le régiment dans le courant de décembre. Les sous-officiers de l'escadron fêtèrent le nouvel-an sans luxe, mais gaiement dans l'arrière-salle d'un café du village. J'eus quelque peine à ramener Antoine Cogels à son logement. Il me faisait de belles théories, chemin faisant, sur le libre arbitre et s'asseyait au bord de la route pour démontrer qu'il était effectivement maître de décider s'il rentrerait ou non.....

Je ne puis vous ennuyer en vous narrant par le détail nos allées et venues aux tranchées.

1915 – Janvier ...

Le 18 janvier nous avons quitté Spyker pour Ysenberg; une petite neige couvrait les champs, on pataugeait dans la boue des villages. A Ysenberg tout le peloton occupait une ferme où je logeais, dans une minuscule chambre, sous un édredon qui ne restait jamais en équilibre sur le lit et me découvrait obstinément.

Nous occupions les tranchées du fort de Knocke, vestige du traité de la Barrière en 1714. Ce fort qu'avaient occupé des garnisons hollandaises, consistait en 1914 en une maison de passeur, au confluent de l'Yser et de l'Yperlée. La grande vallée de l'Yser,

Inondée, formait un panorama où résonnaient les cris divers des oiseaux d'eau. Ça et là, émergeaient les pans de murs d'une ferme. Une rangée d'arbres en avant de nous bordait le chemin de halage de l'Yperlée. Plus loin, un bouquet d'arbres baignait dans l'eau. C'était La Héronnière aux Coninck.

Les allemands occupaient une ligne au-delà de ce vaste miroir d'eau d'un gris sale que les grands arbres bordant l'Yperlée traversaient en diagonale, comme je l'ai déjà dit. Trois petits postes établis dans le chemin de halage s'étagaient au milieu des inondations.

1915 – Février ... Mars ...

En février, je fus désigné pour occuper le poste « aquatique » n°3, le plus éloigné. On y accédait en barquette. Il faisait ce jour-là un temps épouvantable. La relève se fit en silence dans une nuit d'ouragan. Le sous-officier relevé me remit les consignes et s'éclipsa avec ses hommes. A tâtons, nous fîmes l'inventaire des lieux. C'était simple, un embryon de tranchée glissante aux parois visqueuses, le tout recouvert de bâches. Je plaçai les deux sentinelles et nous nous entassâmes sous les bâches dans cette sorte de fossé humide. Nous étions huit.

A la nuit lugubre succéda une journée venteuse. Ce gabion était isolé au milieu de l'étendue liquide. Le grand vent jouait dans les branches des Canadas; sur notre droite, vers « Drie Grachten » on tirait quelques coups de feu. J'observais au loin un allemand qui vint prendre de l'eau dans les inondations...Chaque fois qu'un de nous réintégrait le boyau, il devait se courber, mais les bâches pleines d'eau de pluie se déversaient en cascades sur les occupants allongés dans le fond.

Pendant une de mes absences, le trompette Gallez et les autres vidèrent ma boîte de confiture à étiquette jaune de Cross & Blackwell. Je n'avais plus rien à manger avec mon pain, mais je ris de bon cœur de cette blague, me réservant l'occasion de la leur rendre.

Au soir, pas de relève. Nous avait-on oubliés? Allait-on nous laisser quarante-huit heures entre deux eaux ? La nuit fut pénible dans ce borborygme. Les hommes étaient fatigués et ne voulaient plus sortir du trou. Au petit jour, la voix rogue du batelier nous interpella il mourrait de peur, mais, il était arrivé.

Il ne fallut pas s'y prendre à deux fois, nous fûmes vite à ses côtés dans la barque et regagnâmes sans encombre le fort de Knocke. On renonçait définitivement à occuper ce troisième poste « aquatique ». La large ration de pommes de terre chaudes dont le maréchal des logis Theunis remplit nos gamelles fut jugée succulente et le foin où nous nous endormîmes avait une odeur légère.

A quelques temps de là, je reçus un télégramme. Ma Mère était à Dunkerque. Profitant d'une autorisation du ministère, elle venait voir ses fils. J'obtins un congé de 48 heures. Ce n'était pas facile de se rendre d'Ysenberg à Dunkerque. Je fus obligé de chercher bien loin un train qui ne circulait qu'une fois par jour. Lorsque j'arrivai à l'Hôtel des Arcades, Place Jean Bart, j'appris que ma Mère avait dû repartir. Le Ministre Poulet qui avait accompagné ma Mère fut charmant pour le jeune soldat que j'étais. Nous logeâmes dans la même chambre. Les Taubes jetèrent 14 bombes sur la ville ... mais nous sommes mieux servis depuis.

Au début de 1915 le Café des Arcades avait sa réputation et, ma foi, le coup d'œil en valait la peine. Songez à l'effort donné depuis deux mois par les armées alliées dans les Flandres. Pour arrêter la ruée allemande au cours de la bataille de l'Yser et des combats acharnés autour d'Ypres et d'Armentières de nombreuses troupes de toutes armes étaient montées en renfort dans le Nord. Dunkerque était, si j'ose dire, la capitale auréolée de la gloire tragique de ce secteur du front. C'est vous dire que la vaste salle du Café des avait le soir une allure guerrière. De grands officiers britanniques jeunes et blonds entraient, sortaient impeccables dans leur tenue kaki. Des Coloniaux français se mêlaient aux Fusiliers Marins, célèbres depuis Dixmude. Sous les lampes électriques flottait en fins nuages la fumée bleue des cigarettes. Des Hindous en turban ou des Ecossais en kilt se frayaient un passage entre les tables. Au milieu de cette animation, symptôme d'une joyeuse détente, je distinguais des officiers de hussards en culotte rouge et veste bleue. Les uns venaient du front, d'autres montaient dans des autos qui les emmenaient vers Cassel ou vers Nieuport. Assis sur une banquette de cuir devant un picon-grenadine, je regardais ce va et vient multicolore, reprenant contact la vie civilisée et le luxe. Le contraste avec les cantonnements boueux me faisait apprécier infiniment le confort de cette heure passagère.

Nous reçûmes au cantonnement d'Ysenberg des renforts venant du dépôt de la division de Cavalerie. Un jour je vis arriver dans la cour de la ferme deux cavaliers tenant leurs chevaux par la bride. C'étaient Louis d'Ursel et Thierry de Spoelberg. Ils avaient un certain mérite à nous rejoindre. Louis d'Ursel, en effet, venait de Téhéran où il était en poste. On les installa pour le mieux. Ils firent leur service comme n'importe qui. Je revois « Pagnouf » le charmant petit cheval de Spoelberg, affublé d'un harnachement neuf de cuir Jaune.

1915 – Avril ... Mai ...

Le 4 avril, je partis pour Paris. C'était mon premier congé. Je ne connaissais pas Paris. Tout était nouveau, imprévu, mystère. Le train partait de Dunkerque et, par Abbeville gagnait de son mieux Paris. On ne savait jamais l'heure à laquelle l'on atteindrait la gare du Nord. J'arrivai en effet à trois heures du matin. Les quelques amis qui rentraient de permission m'avaient bourré de conseils: « Tu prends le métro dans la gare, en direction Porte d'Orléans. Tu changes au Chatelet. Là, ne te trompes pas, prends Vincennes-porte Maillot en direction de l'Etoile ». Trois heures du matin. Rien de mieux à faire qu'à attendre. Je bois un café-crème sur le zinc en face de la gare. Vers cinq heures je m'embarque dans ce fameux métro. Ma Mère habitait au 93, avenue des Champs Elysées, l'appartement de mon grand-oncle Arthur Pinson. Je descends à la station des Champs-Elysées et débouche au Rond-Point sous le dôme de verdure des marronniers. J'eus l'impression d'être en plein bois. J'avise un agent qui me dit: « Le 93, hum, mon brave, vous auriez dû descendre à Alma, (actuellement avenue Georges V). Suivez l'avenue vers l'Etoile, c'est une bonne promenade matinale pour un cavalier à pied. » Je m'assis sur un banc à hauteur de l'appartement, attendant l'heure ou décemment je pouvais réveiller ma Mère. Je sonnai à 6.30 heures. Nous nous retrouvions après six mois de séparation. Le congé fût épatant. Promenades, causeries, thés, et petits gâteaux. A l'Opéra Marthe Chenal chantait la Marseillaise, drapée dans les trois couleurs. C'était toute une époque. Les autres théâtres ne jouaient pas.

Guy était à Paris avec le détachement des autos-Canons. Nous fîmes une sortie à Montmartre avec Antoine d'Ursel et Marcel Sybille. Mon manteau à pèlerine et le bonnet de Police à gland d'or firent sensation. Une petite bonne femme blonde, s'assit sur mes genoux. J'en fus assez ahuri ... Le cavalier à pied manquait d'assurance!

Les retours au front après un séjour dans la grande ville vous donnent le cafard. On se revoit rue de la Paix ou Place Vendôme. Je me rappelais que dans le métro une vieille dame à laquelle j'avais cédé ma place m'avait remercié par un « Vive la Belgique ». Les belges en ces temps lointains avaient la cote d'amour à Paris !!

1915 – Juin ... Octobre

En juin, l'Italie entre en guerre.

En juillet, Roger Moermans et moi, nous sommes désignés pour la 2ème session du C.I.S.L.A.C. (Cours d'Instruction de Sous-Lieutenants Auxiliaires.) Nous partons pour Campagne-lez-Guignes. Deux mois d'équitation et de service en campagne en plein été dans un pays ravissant, c'est un rêve. Une trentaine de jeunes sous-officiers, presque tous charmants, étaient confiés au Colonel Haegeman, instructeur d'équitation hors ligne et médiocre stratège. Tant pis! Les expressions de cet excellent homme étaient mémorables. Ce qu'il nous apprit était élémentaire, mais plein de bon sens. Il n'en fallait pas davantage pour devenir un bon sous-lieutenant de guerre! Nous formions un groupe d'amis: Jean du Roy, Serge Denis, Bob Misonne, John le Hardy, Robert Gendebien, Emile Bosschaert, Roger, Baudouin de Borchgrave, Henri du Chastel. John le Hardy montait admirablement à cheval. Le Colonel, lui avait confié un pur sang gris. Sa silhouette élégante donnait l'impression d'une gravure de chasse.

Je fus nommé Adjudant peu de temps après mon retour au régiment. Je reçus le commandement du 4ème peloton du 3ème escadron. Vers cette date l'armée belge adopta l'uniforme kaki assez semblable à la tenue anglaise. Chose étonnante, il n'y eut aucune critique.

Cantonnés aux Moères françaises, nous logions Guy et moi au Krommen Hoek et chaque soir nous soupions de pain blanc et d'une tasse de chocolat. Bien souvent van Overbeek partageait notre agréable collation. Ce charmant garçon est mort en Suisse peu de temps après la guerre. Il y avait même aux Moères un moulin et trois jolies filles blondes comme le lin. Les sous-officiers s'empressaient autour de ces fraîches créatures, étroitement surveillées d'ailleurs par le Papa meunier. Un jour survint pourtant où, sans penser mal faire, ces demoiselles dénouèrent les rubans de leur bonnet, puis le jetèrent négligemment par dessus le moulin paternel.

1915 – Novembre ... Décembre

Je vais vous raconter l'histoire des marrons glacés. Je pourrais là commencer par « Il y avait une fois » mais vous vous imaginerez lire un conte de fée. Or les fées avaient depuis longtemps déserté nos cantonnements.

La bise de novembre balayait le long des routes les feuilles jaunies des peupliers. Après une période de tranchée l'escadron s'installe dans les fermes aux environs de Bourbourg.

Le personnel d'avant-garde me désigne une grande ferme où je conduis mon peloton. Tout semble parfaitement s'arranger. Les écuries peuvent abriter nos chevaux. Les hommes se casent dans une grange. Il y a également une petite chambre pour moi..... Agréable prérogative de l'adjudant-chef de peloton. Hélas, ne voila-t-il pas que s'amène le Lieutenant-Vétérinaire muni d'un billet de logement. Adieu oh ma petite chambre..... Adjudant, tu logeras dans le foin avec tes hommes. Déconfit, je rejoins Guy à Bourbourg. Cette fin de journée est lugubre; le temps pluvieux assombrit les idées. Ne sommes-nous pas à la veille d'un second hiver de guerre? Guy et moi nous flânonons sur les pavés humides de la petite ville. Les magasins éclairés tentent nos regards. Nous entrons finalement dans une pâtisserie qui provoque notre gourmandise. Tartelettes, babas au rhum, petits fours, s'alignent sur le comptoir. Nous humons avec un indicible plaisir la suave odeur de pâte chaude qu'exhalent tant de choux à la crème. On nous apporte un chocolat fumant et de jolis gâteaux. En sortant nous achetons des marrons glacés. Ils nous rappellent les étrennes du temps passé dans notre bonne ville d'Anvers. Et nous voila de nouveau dans la rue. croquant ces délicieux marrons qui nous font oublier nos soucis. Depuis lors, j'ai bien souvent mangé des marrons glacés; chaque fois ma pensée à évoqué l'impression de détresse éprouvée ensemble ce soir là. Mais ne suffit-il pas toujours d'un semblant de bien-être pour effacer la trace de notre lassitude.

J'étais à Paris, lorsqu'au petit-déjeuner dans l'appartement, je reçus une lettre dont l'enveloppe portait:

« Sous-Lieutenant A. de Schoutheete »

Jacques Terlinden m'apprenait ma nomination. Il y avait beaucoup contribué par ses nombreux conseils. Quelle joie pour ma Mère et pour moi. Nous nous trouvions réunis pour recevoir cette heureuse nouvelle! Sous-Lieutenant à 20 ans...

J'achetai un ceinturon d'officier et mis une étoile d'or au col de ma veste. Je rencontrai deux jours plus tard, Georges Gendebien, nommé dans la promotion. Nous médions d'acheter une selle anglaise. Nous entrâmes chez Hermès, rue du Faubourg St-Honoré. Un Sous-Lieutenant de cavalerie n'hésite jamais, c'est un principe. Chacun de nous réalisa son désir. Je payai ma selle 125-Frs et j'estimais avoir fait une folie en m'adjugeant cette occasion. Je l'ai encore.

Retenez bien que l'on ne regrette jamais une folie à 20 ans :

Serge Denis terminait son congé lorsque je commençai le mien. Nous avons déjeuné ensemble au Café de Paris. C'était un garçon brillant et plein de verve. Il était très en forme et courait d'un rendez-vous à l'autre, toujours amoureux. Le soir même il prit le train pour rejoindre le front. Trois jours après il était tué par une bombe dans son abri à Dixmude.. J'appris la triste nouvelle avant la fin de mon congé.

CHAPITRE III : 1916 - JE SUIS SOUS-LIEUTENANT

Fin 1915 ...

Le 2ème Lanciers était à Leysele. Après avoir pris congé du Colonel d'Hespel. Je partis en auto rejoindre ma nouvelle unité. Le Colonel Garcia. qui commandait le 2ème Lanciers me désigna comme Chef de peloton au 3ème escadron, sous les ordres de Fritz de Menten. Ce bon petit Colonel Garcia ressemblait à ces officiers supérieurs de vaudeville. Il avait d'énormes moustaches blanches en accent circonflexe. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Fritz de Menten me reçut de façon charmante; me fit monter « Zapo-zap » son pur sang noir qui avait gagné des military en 1913. Les autres officiers étaient falots; je les ai oubliés depuis longtemps.

Trois jours après mon arrivée, je partais aux tranchées à Dixmude. Je ne connaissais ni mes sous-officiers ni mes hommes. Tout se passe fort bien. Le secteur est impressionnant. Seule la largeur du canal nous sépare des boches. Le premier soir, nous logeons dans des fermes de piquets situées à une certaine distance des tranchées. Pour monter en ligne, la marche est longue et éreintante, car nous sommes très chargés. Manteau, vivres, armes et bagages! Nous suivons les passerelles à travers les immenses prairies du Veurne Ambacht, région si riche en temps de paix. De larges entonnoirs indiquent l'endroit où avait pris position une batterie bombardée. De loin en loin, l'œil découvre une batterie camouflée dans des feuillages. Près d'une ferme, un poste d'observation est installé dans un arbre. Les artilleurs vivent là comme chez eux; ils circulent, font la popote; d'autres se lavent ou se rasent. A partir de Caeskerke, la marche devient du sport. L'obscurité tombe, nous avançons entre deux murs de sacs à terre. Le casque heurte des traverses qui surplombent le boyau pour parer au tir d'enfilade des mitrailleuses, le pied glisse sur les passerelles boueuses en mauvais état. Quelle misère, les jurons raisonnent et cela se comprend. L'arrivée en première ligne s'effectue par petits groupes, car la troupe s'est disloquée vers la fin. La nuit est venue. Les tranchées souvent bouleversées par l'artillerie prennent un aspect de Cinic Railway ou Luna Park à la lueur des fusées. Il faut avant tout faire la relève de son secteur. Pendant que les sous-officiers placent les sentinelles en observation aux créneaux et établissent le rôle de garde, le lieutenant d'infanterie me remet les consignes. Nous sommes accroupis dans un abri près d'une bougie. Il insiste particulièrement sur quelques points dont l'importance m'échappe à première vue, mais que je souligne me réservant d'y revenir lorsque je me serai orienté. Une poignée de main, nous nous séparons. Je vais visiter les lieux. Je m'engage dans un étroit passage qui aboutit à un haut mur de sacs à terre, je tourne à angle droit pour avancer de quelques mètres dans ce couloir et tourner à gauche. Partout des sacs à terre dépassant la hauteur d'homme. Au-dessus de nous le ciel est éclairé de fusées. Des bribes de conversations sortent des abris. Les formes que je croise et interpelle me répondent leur nom. Ce sont des hommes du peloton. Les sentinelles sont à leur poste. Que voient-elles? L'eau du canal et l'autre rive, chaos grisâtre que la clarté blafarde et intermittente des fusées découvre de temps à autre. Je reprends ma marche à rebours. Quel dédale !! Où se trouve donc mon abri près duquel j'ai remercié le lieutenant d'infanterie qui avait hâte de déguerpir. Ici un panneau indique « Danger de mort ». Le lieutenant ne m'avait-il pas recommandé de me méfier du tir des fusils pointés qui prennent d'enfilade des éléments de tranchées. En effet, les allemands postés dans les ruines d'une minoterie sur l'autre rive surplombent notre ligne.

A tous moments les balles claquent dans nos sacs à terre comme si le coup partait à côté de nous. Enfin voici les fils de téléphone; j'ai retrouvé mon P.C. Le lendemain dans la journée, nous ferons quelques tirs à la carabine. Nos créneaux sont défendus par des plaques de blindage munies d'une petite meurtrière pour passer le canon du fusil et viser. Ces tirs sont le sport favori de Jacques Lamarche, maréchal des logis dans mon peloton. J'apprends à le connaître; il est terriblement entreprenant et courageux. Au cours de ce séjour en première ligne, un de mes hommes est mortellement blessé. Il faut chercher le médecin mais le boyau est coupé par un entonnoir. Jacques passe debout sur le parapet, sous le nez des boches qui le saluent de quelques coups de feu. Le médecin qu'il ramène avait le choix; il préféra ramper dans les éboulis. Il avait raison. Nous passons la nuit de Noël aux tranchées. C'est le grand silence. L'Armistice religieux.

1916 – Janvier ...

Le 1 janvier 1916 : relève hier dans la soirée. Décidément ces séjours où l'on joue à l'homme des cavernes manquent de confort. Les abris sont enfumés, les parois des tranchées humides et si par malheur vous mettez le pied à côté de la passerelle il enfonce dans le mou, vous en avez jusqu'au genou. Dès que là compagnie montante s'amène, nous expédions nos hommes par petits groupes.

Comme consigne : rassemblement au sud de Caeskerke, au hameau de Oude Bareel dont il reste trois maisons qui n'ont ni toit ni plafond. A mon arrivée, je fais l'appel. En avant, les formes affalées contre les murs se relèvent pesamment. En route. Les prairies éclairées par moments, par les fusées sont de vastes marécages inondés. Nous suivons le chemin de bois (passerelle). Il ne pleut pas. Nous marchons en silence; la fatigue des nuits sans sommeil pèse sur nous.

Voilà enfin Lampernisse, village engourdi dans l'ombre de la nuit. Les maisons portent les terribles blessures des obus. Par ici, défilent chaque jour, le ravitaillement et les relèves du secteur de Dixmude. Une porte entrebâillée laisse filtrer la lueur d'une bougie seul indice que ce village soit habité par quelques soldats. La troupe fait halte le long du mur du cimetière. Les hommes rejettent leurs sacs et s'accroupissent. On attend. Une nuit, il y a un an environ, soixante chasseurs alpins furent tués par un obus à l'intérieur de l'église. Braves gens surpris en plein sommeil, ils reposent définitivement dans ces plaines basses loin de leur riant pays de montagne. En route de nouveau. Les hommes chargés s'ébranlent lentement, ils traînent. Nous voilà sur la grande route. Elle est monotone. Nous pénétrons dans la civilisation.

En passant par Fortem, des bribes de chansons, des relents d'accordéon s'échappent d'une ferme. « Vive le Roi, la Loi, la Liberté » et des clameurs d'applaudissements. Cela ravive presque douloureusement l'impression que nous passons la nuit de l'an.

Et je songe à tous les joyeux réveillons de par le monde. Alors je ne puis m'empêcher de maugréer contre le sort.

1916 – Février ...

Vers le 15 février, désigné pour le 2ème Guides, je me retrouvais au milieu d'amis bienveillants. Je passai quelques jours, au 3ème escadron, toujours commandé par Burnell. , Comme officier : Terlinden, Georges d'Ursel et José de Lancasti Ce dernier,

compagnon de C.I.S.L.A.C. en 1915, était un portugais à l'accent original, aussi original que sa mentalité.

Il avait une tête inénarrable. Ingénieur, paraît-il, il s'était, faute de mieux, engagé dans l'Armée Belge. On le disait fiancé à une demoiselle de Pimodan; je ne sais pour quelle raison le mariage ne se fit pas. Il était spirituel et à vrai dire sympathique.

Durant ce court séjour, l'escadron est cantonné à Merkeghem, sur les hauteurs qui de Boulogne, rejoignant les monts d'Ypres dominant le pays plat de Calais, de Dunkerque et des Flandres. Ce coin de Merkeghem est ravissant, boisé et ondulé. Je monte à cheval et visitant les environs une vieille église romane m'apparaît, cachée dans les bois. Elle est dédiée à Ste-Mildrede, venue d'Angleterre pour évangéliser la contrée. Il me plairait beaucoup de terminer la guerre ici.

C'est à cette époque, 21 février 1916, que commença la bataille de Verdun.

L'assaut des Allemands contre le Bois des Caures. , la résistance des Chasseurs du Colonel Driant, la mort de leur chef et toutes les graves nouvelles qui nous parviennent par la suite font craindre la percée du front français.

1916 – Mars ...

Le 6 mars. je passe à l'escadron cycliste. J'arrive à Oye. en carriole. Il fait bien froid ce jour-là. Oye est située à la côte entre Calais et Dunkerque. Les maisons du village s'alignent le long de la grande route. Je suis bien logé. du Bus commande l'escadron. Je remplace Smeeckens qui s'en va, enchanté de remonter à cheval. Emile Bosschaert me reçoit bien gentiment. Les hommes ont une réputation d'indiscipline, mais je vais passer six mois avec eux et j'en garderai le meilleur souvenir. du Bus, avec qui j'avais déjà fait une reconnaissance sur Aerschoot, en septembre 1914, était un vieux bonhomme grisonnant; il devait avoir de 45 à 50 ans. Il excellait à nous scandaliser par des réflexions et des propos incongrus et libidineux. Bosschaert n'était jamais démonté et surenchérisait... j'ai dû m'habituer!!

Nous jouons « garde-côte » c'est-à-dire que notre rôle dans ce secteur était de patrouiller sur la plage et dans les dunes pour empêcher l'espionnage par mer ou peut être un coup de main, bien plus qu'un débarquement.

Le 7 mars, il a neigé, la plage immense. le ciel et la mer se confondent au loin sous la fine averse de flocons. Dans les dunes le tapis blanc et feutré croque sous les pas. Les fils de clôtures ont leur couverture blanche qui tout-à-coup tombe par paquets. Il va faire beau ... Un avion vole bas.

Xavier van de Werve, de garde avec ses Sections de Mitrailleuses, vient me retrouver et nous sortons en fin d'après-midi. La neige disparaît peu à peu sans faire de boue par endroits on retrouve le sable sec, curieux contraste. Le soleil oblique illumine l'eau d'un petit marais dans les dunes.

La mer continue son éternel grondement.

Quelques jours après le temps se radoucit.

du Bus prend de petits congés clandestins.

En lui le vieux sous-off sommeille toujours. Lorsque le service de garde le permet, nous entraînons nos cyclistes sur les routes.

Ce 16 mars - Aujourd'hui la joie est partout. Avidement je respire l'air de la mer. Les vagues ont des panaches blancs et sont marbrées d'écume; les dunes semblent riantes

et familières. Je vais m'y étendre au soleil, au milieu des herbes rousses. Le ciel est si bleu. Les alouettes, toujours heureuses montent dans l'espace. Aujourd'hui, la terre a des relents de chaleur parfumée. Nous dirons plus tard «Comme il :faisait beau alors »!

1916 – Avril ...

Le 16 avril l'escadron était aux tranchées à Noordschoot. Je note à ce moment: «Les tranchées sont bonnes. mais nous nous sommes faits sonner par l'artillerie. J'ai eu trois fois de la terre dans la figure. J'ai vu Edouard Guyot, il n'est pas optimiste, mais quel gentil garçon ». Le Roi Albert visita notre secteur. S'adressant à moi il me dit : « Vous êtes d'une famille de militaires. » Il confondait vraisemblablement les noms. « Sire lui répondis-je, je suis le premier de ma famille à porter l'uniforme ». Avoir donné un démenti au Souverain, quelle gaffe!

Je me souviens du dimanche des Rameaux. Nous cantonnions à Pollinchove, entre deux période en première ligne. Les haies avaient repris ce joli ton vert. Le beau temps ranimait les espoirs d'une prochaine offensive, d'une percée. On s'attendait à ce qu'il se passe quelque chose. Je trouve dans mon carnet: «La joie participe à cette légèreté, à cette allégresse intérieure. La joie qui est une preuve d'enthousiasme est indispensable pour bien vivre, pour voir les choses en beau. L'enthousiasme et l'imagination de Michel-Ange lui ont permis de créer son Moïse. L'enthousiasme crée , anime , vit... Comme Pascal, j'aime le Dieu de Jésus-Christ, car la religion des Evangiles est belle par le grand don d'amour et de charité qu'elle propose. Le Christ n'est-il pas l'ami de ceux qui ont besoin d'un ami. Ce rayonnement, cette générosité d'âme doit être un exemple pour nous dans la vie. Nous ne lisons pas assez nos Evangiles, c'est une splendide lecture, profondément humaine. Nos bons sentiments doivent être plantés en plein cœur. Je trouve qu'il ne faut croire au mal que sur preuves, mais les bonnes intentions, il faut toujours y croire. Ne pas mépriser les autres, aucun autre. Savoir éviter toute jalousie ».

Etant aux tranchées, Jacques Jooris, Alfred van den Corput et moi, nous partons en expédition dans le secteur voisin, vers Steenstraete où, il y a un an jour pour jour. se déroula la première attaque de gaz, si meurtrière. L'Yperlée coule calmement entre des berges labourées par les obus. Les arbres ne sont plus que des tronçons mutilés. Partout des croix de bois ,Belges ,Français ,Zouaves. Tombes garnies de douilles. d'un képi ou de fusils croisés. Les lance-bombes veillent dans ces tranchées délabrées par de constants bombardements. Nous arrivons au point de jonction des deux armées. Français et Belges fraternisent en fumant une cigarette. C'est amusant de voir le bleu horizon aux tranchées; nous ne l'avons vu qu'à Paris en congé ou à l'arrière. Dans ce coin de secteur, le décor change: les collines d'Ypres sont proches. Au retour nous passons par la maison du Passeur;il n'en reste que quelques briques. C'est ici qu'est tombé Fierlant. Il y a encore des cadavres de boches dans l'inondation.

1916 – Mai ... Juin ...

Le 9 mai - Noordschoot - J'attends dans mon abri l'heure de la relève. Une bougie éclaire ce petit intérieur. vraie maison de chasseur au Canada ou d'explorateur polaire. Où est le temps où, enfant, je souhaitais une vie semblable ? Ma foi ce n'est pas désagréable et exempt de soucis en tout cas car ici on ne s'agit pas.

Je songe ce soir au pays, aux jeunes filles inconnues qui sont là-bas, cheveux au vent, et que nous aimerons peut-être.

Après deux mois de séjour dans ce secteur, les cyclistes regagnent la côte à Loon Plage. Notre mess est installé dans une coquette maison de garde dans les dunes. L'événement de la saison fut le déjeuner offert par Emile Bosschaert pour brûler ses culottes. Ce fut une belle fête ... mes frères ... et quelques photos en commémorent le souvenir. Antoine Cogels, André de Broqueville, Xavier van de Werve, André de Liedekerke, les Commandants Lambert et du Bus étaient venus nous rejoindre car Maurice Holvoet avait remplacé à notre escadron mon vieux bougre de du Bus, nommé Commandant du 1er escadron. il n'y eut à ce joyeux repas aucune restriction!

Nous faisions parfois une randonnée à bicyclette à Calais ou à Dunkerque. Xavier était le promoteur de ces expéditions!

Adolphe de Viron, avant son départ au Congo, nous avait demandé à Roger et à moi de le rejoindre à Paris. La chose put s'arranger et nous passâmes ensemble quelques jours bien gais. Le Paris de 1916 sourlait aux trois sous-lieutenants. Au thé de l'Hôtel Mirabeau, rue de la Paix, Adolphe nous présenta à une de ses amies, très jolie femme et élégante. Nous dînions le soir à quatre chez Siro's, pour nous rendre ensuite au théâtre des Variétés. Le lendemain, nous nous retrouvions à, midi Avenue du Bois. Ce congé nous révéla la grâce légère d'un Paris si charmant sous le soleil printanier. On y respirait le parfum des lilas. Depuis, j'ai toujours éprouvé une douce émotion en descendant de mon compartiment à l'arrivée du train gare du Nord. Fouler l'asphalte des Boulevards, n'est-ce pas retrouver cet air grisant de Paris insouciant et joyeux où s'offre aimablement à nous les plaisirs les plus raffinés, les pièces les mieux jouées, les fins restaurants, et partout le sourire gracieux des Parisiennes.

1916 – Juillet ...

Ce 30 juillet. Concours Hippique à Saint-Nicolas-lez-Bourbourg, organisé par le 4ème Lanciers. Ce sont mes débuts dans la spécialité. J'ai inscrit deux chevaux dans l'épreuve réservée aux chevaux n'ayant pris part à aucun concours avant la guerre. Ce sont donc également deux débutants. Arrivé très tôt, je fais le parcours à pied. La piste est tracée dans des prairies, mais il fait si chaud depuis quelques temps que le sol est dur et sec. Les obstacles sont bien, ils pourraient avoir plus d'encadrement. Il y a un obstacle droit, construit en billes de chemin de fer enfoncées en terre, la pointe en l'air, qui est impressionnant, surtout pour des chevaux non-confirmés. Un monde énorme arrive, il y a des officiers français. La chaleur n'effraye personne. Je fais mon premier parcours sur une jument baie du 3ème escadron que je n'ai essayée que trois fois, étant aux cyclistes. Elle s'en tire bien, mais totalise six fautes. Elle deviendra une bonne sauteuse, c'est dommage qu'elle soit si laide. Le second parcours ne me cause plus le même trac que le premier, je suis dans le mouvement. Et puis, j'estime beaucoup Auguste II, le grand cheval noir du Commandant Holvoet. Il a une grande action et du perçant. Il aurait fait un correct s'il ne culbutait pas se recevant à l'oxer dans le mauvais terrain. Le Capitaine Taymans me remet en selle. On a même applaudi. Il y avait moyen de faire mieux ou plus mal. Belle journée de soleil.

1916 – Août ... Septembre ...

A la fin du mois d'août 1916, je quitte les cyclistes pour le 2ème escadron. J'y retrouve Georges Verhaegen, le plus ancien lieutenant. André de Liedekerke, Antoine Cogels et Jacques Misonne encore adjudant. Le petit commandant de la Fontaine présidait le mess et la manœuvre. Il était insignifiant et mesquin. Jean Buffin venant de Calais nous rejoignit un peu plus tard. C'était alors un joyeux compagnon assez bruyant, spirituel, au rire communicatif. Il mit bientôt le petit commandant dans sa poche. Entre temps Georges Verhaegen était parti pour le Havre où il se maria peu après .

L'escadron était logé dans des baraquements à Ghyvelde. Il possédait une mascotte. «Pansage», fox commun et familier, était célèbre. Ce type parfait du chien de rue, bâtard de génération en génération, assistait aux appels, surveillait les distributions, accompagnait les promenades de chevaux. Ami intime des cuisiniers Pansage, était rond comme une pomme.

Le meilleur souvenir que j'ai gardé de cette fin d'été 1916 est l'entraînement que nous donnions Alfred Leclerc et moi à quelques chevaux d'escadron. Alfred était lieutenant au 4 ème escadron et très gentiment il m'initia aux principes de la monte à l' américaine et de l'équitation de course. Il avait déjà remporté de nombreux succès sur nos hippodromes. Je montais un pur sans alezan, nommé «Safran». Le 4ème escadron arrivait sur la plage avec une importante cavalerie, Sylvine, Vitrine et deux ou trois autres comparses. Nous galopions trois fois par semaines sur le sable mouillé le long de la mer. Quelle merveilleuse sensation que ces luttes botte à botte dans le vent du matin. Alfred Leclerc était un charmant compagnon, enthousiaste, épris de littérature et de poésie. Il écrivait d'une façon délicieuse et adorait les vers d'André Theuriet, le lac d'Annecy, Talloire, le pays où vécut ce poète. Nous connaissions par cœur:

« La fleur des vignes pousse
Et j'ai vingt ans ,ce soir
Je voudrais et je n'ose
Etreindre quelque chose
Ou quelqu'un dans mes bras »

Nous partagions les mêmes goûts, et pour d'excellents petits gâteaux dans une pâtisserie de Dunkerque, et pour Mademoiselle Bathé, la jolie pâtissière. Combien de fois avons nous pédalé à contre vent pour revoir les beaux yeux bruns toujours sérieux, même lorsque nous prolongions interminablement notre choix de gâteaux.

1916 - Octobre ...

Je reprends mon carnet: Ghyvelde, ce 16 octobre 1916. L'automne est là, il se fait sentir; un temps froid. La première humidité qu'amène un vent d'hiver. Je fais seul à cheval la route de Ghyvelde à La Panne. Il fait pourtant beau et clair. Bray-Dunes devant moi aligne ses petits toits rouges le long des dunes; seule son église émerge, grise et carrée. Il semble que l'on ait oublié de la coiffer d'un clocher. Que de fois ai-je fais cette route en toutes saisons et à toute heure ! Je sens en moi la joie à l'idée de la belle vie que j'ai devant moi. Au fond être heureux c'est se rendre compte de son bonheur.

Sur le sable humide et jaune de coquillages, Furlana galope hardiment et le rythme sonore de ses foulées se répète précipité. Les nuages blancs se détachent sur le bleu du ciel, pareils à un grand puzzle inachevé.

Le 17 octobre 1916 - Ce matin en sortant, j'ai senti un parfum d'automne dans l'air. Un bruit dans les feuilles mortes m'a rappelé la fuite des lapins détalant sous bois. Je ne trouve pourtant pas dans ce coin-ci l'attrait du pays brabançon où j'ai appris à connaître et à aimer la nature.

Nous négligeons de noter tant de choses qui en valent la peine et qui resteront des souvenirs. par exemple la musique du 1er Guides jouant le dimanche après-midi sur la place de ces villages flamands ou bien le passage de régiments français; les « Joyeux » (régiment formé par les repris de justice), cantonnés à Uxen; le 351ème d'Infanterie, s'exerçant au lancement de grenades sur la plage; l'auto-stop sur la route de Dunkerque....

Le 31 octobre - les cloches lugubres chantent leur chanson désespérée dans le clocher. Je ressens à cette heure le vide de tout et n'éprouve ni joie ni tristesse. Pourquoi ne suis-je pas ce soir à l'intérieur du sanctuaire sous la nef sombre et reposante? Je me dis que la prière ne doit pas être un effort mais bien un élan de l'âme; or je me sens l'âme agitée et peu stable, mon imagination navigue. Tout en nous est impressions. J'ai le sentiment de bâtir mes bonnes dispositions sur un sable mouvant. A tout moment mes meilleures aspirations vacillent. Je ne croyais pas qu'il était si difficile de devenir un homme et de le rester.

1916 – Novembre ...

Dimanche 5 novembre - Les jours de Toussaint et des Morts ont passé aussi uniformes, aussi calmes, aussi nuls que les autres. C'est notre faute. Dans les cantonnements de passage, dans ces villages indifférents, les plus grandes fêtes perdent leur caractère et la poésie qui les marquent d'habitude. Du reste il n'y a pas une grande âme parmi nous pour nous élever moralement. Pourtant le jour des morts, durant ces années de guerre a un sens douloureux et tragique. Ne devrions-nous pas penser à nos amis sacrifiés, Adrien, Serge, Denis, Beughem, et aux hommes victimes d'une guerre où ils ne défendaient qu'une conviction souvent confuse, Famet, Mertens, Cornet, Windelinckx, Burgrave, et tous ceux de toute la guerre. Je lis Ramuncho et m'évade vers ces Pyrénées, vers la mer de Biscaye, vers Fontarabie et les monts d'Espagne.

Ce 29 novembre - Parti ce matin de Ghyvelde avec le détachement cycliste où je remplace Emile Bosschaert qui se marie à Londres. Nous sommes arrivés assez facilement à Eggewaertscappelle, petit village perdu dans le brouillard, entouré de baraquements. Le pays plat, ces baraquements, les routes boueuses me rappellent intensément mon séjour à KruisAbeele l'an dernier, avec le 2ème Lanciers. Il est vrai que l'endroit est tout proche et que la saison est à peu près la même. Notre mess actuel est une grande salle de ferme. Le poêle brûle, pour nous éclairer il y a sur la table deux bougies montées sur bouteilles. Ne sommes-nous pas épatamment installés pour ces quelque vingt-quatre heures à passer ici ? Demain nous montons aux tranchées. Notre secteur ne se compare ni à Verdun, ni à la Somme, mais je me contente de ce qu'on m'offre.

Emile Verhaeren est mort hier, dans un accident en gare de Rouen. La mort est une chose stupide.
Ce poète avait bien l'âme flamande.

1916 – Décembre ...

Ce 2 décembre 1916 - Au chemin de fer de Pervyse, abri bétonné, superbe et blanc, lits superposés, petit feu, fenêtres, portes de fer, sécurité complète, genre Palace.

L'Armée Belge a mis deux ans à s'installer dans la guerre. Les Allemands sont à deux kilomètres. Figurez-vous une longue ligne droite, formée par le chemin de fer de Nieupoort à Dixmude. Nos abris y sont adossés. Une vaste plaine s'étend devant nous avec quelques fermes détruites entourées de terrains en friche. Il y eut... ici de durs combats en novembre 1914. Les Boches avaient atteint la voie du chemin de fer; ils y ont été coincés par les inondations qui s'étendent maintenant encore de l'autre côté du remblai.

1er décembre 1916 - Je suis revenu hier soir des avant-postes d'Oudestuyvenskerke. C'est intéressant; mais quelle manie les gens ont-ils toujours à augmenter le danger! On m'avait fait un tableau bien noir de ce secteur; il n'en est rien. Nous avons surtout eu froid aux pieds. Durant cette guerre nous remplissons plus de sacs à terre que nous ne tirons de coups de fusils. Quant je suis de garde je me dis toujours qu'il faut fermer les yeux sur nombre d'imprudences que commettent les hommes et ne pas trop les gendarmes. C'est la seule façon de conserver de l'autorité. Il est certain que nous vivons trop au milieu d'eux pour maintenir notre prestige.

5 décembre 1916 - Nous sommes à Steenkerke. Je loge dans un grenier. Par la lucarne, je vois la lune se glisser entre les nuages. C'est très romantique. Je lis Henri Heine ... bien dans la note! – L'enfance, pour chacun de nous, est la source profonde et mystérieuse où tant d'impressions se sont déposées goutte à goutte. N'est-ce pas l'âge où notre sensibilité filtre la beauté du monde. En nous se produit une lente incubation. Nos souvenirs lointains jouent dans la vie un rôle mystérieux. Ils influencent nos inspirations. Une cristallisation se produit qui détermine nos goûts et notre vocation, peut-être même nos passions. L'appel du passé est incontestable.

Au milieu de toutes les calamités qui le menacent perpétuellement, l'homme doit être profondément optimiste pour avoir imaginé un Etre Suprême bon et généreux!! !

On «admire» les caractères forts et les belles intelligences mais on «aime» les cœurs ardents et généreux et les belles âmes.

Il faut à tout moment beaucoup donner de soi, payer de sa personne. Nous ne devons pas mépriser autrui et écarter la jalousie car ce sont des faiblesses.

Lorsque nous pleurons un ami disparu, nos regrets se portent principalement sur des souvenirs communs qui nous étaient chers et qu'il emporte dans la tombe, c'est encore de l'égoïsme.

Ce 7 décembre - Discussion interminable ce soir au mess sur le sens du mot «Devoir». Où le Devoir commence-t-il, où finit-il? «Faire son Devoir» est un idéal différent pour chacun. Le Devoir n'a pas de limites, il dépend des événements que l'on traverse. A mon avis, le Devoir consiste à Servir. Or, Servir c'est se mettre complètement, j'allais dire aveuglément, à la disposition de ses chefs. Dans chaque cas, il faut surtout bien faire la mission que l'on vous confie.

Ce 25 décembre - Au piquet à la ferme Piron. Nous avons eu notre messe de minuit dans un baraquement, à la lueur de deux bougies. Cette simplicité du décor autant que de l'assistance doit plaire à Dieu. Etre vraiment chrétien me semble consister en un état d'âme, un goût de générosité universelle, plus que dans la pratique d'une religion. Bien des chrétiens ne le sont pas du tout. Combien d'hommes le sont profondément sans en porter le nom ! Psichari se convertit non par raisonnement, mais parce qu'il a l'âme chrétienne. Dans notre vieil Occident, il y a une influence millénaire du christianisme. - Tâchons d'être toujours simplement celui que nous sommes. Le bonheur est un état d'esprit. J'en possède ce soir le bienfaisant équilibre. Etre en état de grâce, n'est ce pas être en harmonie avec Dieu ? Le grand secret pour y parvenir est donc d'avoir fait ce que l'on doit.

Ce 31 décembre - Paris, réveillon de l'An. Maman, très gentiment, a organisé une petite fête à l'appartement. Monsieur et Madame Artus sont venus dîner avec Colette et Suzanne. Nous avons joué au bridge puis réveillé au champagne - un extra !

Elles étaient délicates et fraîches dans leur robe de mousseline blanche ces deux jeunes filles. A minuit, sous le gui, nous nous sommes embrassés. Emotion nuancée et charmante. Délicieuse soirée ... Bonne année !

CHAPITRE IV : 1917 ou L'ANNEE SOMBRE

La guerre se prolonge, l'année 1917 est l'année sombre. Nous sommes dans une impasse sans issue et chacun s'en rend compte. C'est l'année de la défection de la Russie, l'année de l'échec du Général Nivelle au Chemin des Dames. Une année de cafard. L'officier ni le soldat ne perçoivent les manœuvres politiques de l'arrière. La roue tourne mal, il règne dans les cantonnements un vague et pénible malaise.

Ces impressions reviennent à chaque instant dans mes notes, j'en recopie quelques unes, mais je désire éviter les redites et trop de longueurs. La cavalerie ayant été durant de longs mois retirée des tranchées pour être entraînée et remplir éventuellement son rôle dans la poursuite de l'ennemi, donne l'impression d'un objet de luxe, sans utilité. Beaucoup d'officiers prennent du service dans d'autres armes.

Heureusement, j'ai l'occasion de voir assez souvent mon frère Guy et Edouard Guyot, sergent au 7ème de Ligne, mes aînés de quatre ans et leur conversation me fait du bien.

1917 – Janvier ... Février ...

Le froid cruel de ce terrible hiver commença le 26 janvier. Tout le mois de février fut clair et glacé. Le sol était dur comme du granit. On parle encore maintenant de l'hiver 1917.

Voici donc, retranscrites de mon journal, une suite de notes qui donneront, je l'espère, un reflet assez sincère de la vie et de ma mentalité de ce temps là.

Ce 18 janvier - Un homme de mon peloton a été tué aux tranchées. On a beau dire: c'est la guerre! La mort est triste. Lorsqu'on se sent touché, a-t-on le temps de penser que tout se brise? Pour nous qui continuons, il y a aussi une émotion, mais combien différente ! Je me rappelle si nettement l'avoir vu, lui avoir parlé. Il tombe; on s'empresse. Y a-t-il plus de compassion que de curiosité ? Il meurt et aucun visage désolé ne se penche pour lui dire adieu! Ses parents ne se doutent encore de rien, là-bas, de l'autre côté!

Elle est lugubre cette messe de Mort par un matin d'hiver. Les cloches sonnent, régulières et monotones. L'aumônier en chasuble noire lit une messe rapide et indifférente. L'église est froide. Du jubé une voix grasse néglige les belles paroles de l'Agnus Dei, brouille les « donna eis requiem ». Ces prières pleines d'angoisse s'envolent autour de ce pauvre cercueil qu'ont déposé dans le chœur six de ses compagnons de régiment. Tous les hommes de l'escadron présents prennent si peu d'attention à cette messe sans caractère. Il semble que le mort soit oublié. Puis le cercueil est emporté vers le champ des tombes militaires. Un peu de neige sous un ciel bas donne à la nature une teinte demi-deuil. Le canon gronde là-bas, vers l'horizon, du côté où il est tombé, comme pour un dernier adieu. Il reposera dans cette terre humide et luisante qui l'attend, dans cette même terre que si souvent il a creusée !

Ce sont nos propres souvenirs que nous pleurons en pleurant ceux qui sont morts.

1917 – Mars ... Avril ...

Ce 25 mars 1917...Relève à Oudestuyvekerskerke

....Durant cette idiote guerre, le froid, la boue, les éléments sont sans contredit, nos plus terribles ennemis. Que ne pouvons nous marcher de l'avant !

Ce 2 avril, à Oudestuyvekerskerke, au nord de Dixmude, en avant des inondations. Nuit de garde splendide par une légère gelée et pleine lune. A cause de la clarté, nous avons eu pendant la relève quatre blessés sur les passerelles. J'ai fait le tour des petits postes avancés. Le reflet lunaire joue sur les inondations. Ce paysage est magique et prodigieux, les ruines prennent un aspect fragile, on se croirait dans une cité que le temps a détruite. Mais le claquement des balles sur les murs et les sacs dit la réalité des choses. –Maintenant il fait jour et il pleut. Par l'entrée de mon abri, je découvre les ruines délabrées du village à deux cents mètres en arrière. La poésie de la nuit n'y est plus. Quel air de lamentable destruction! Ces maisons ont des attitudes de cadavre! Entre ce village aplati et ma tranchée s'étend une plaine baignée d'eau, trouée d'obus, grise, lépreuse, lagune affreusement désolée. Par-ci par là un piquet. une motte de gazon et, partout, éparpillés des boîtes de plata et des lambeaux de sacs à terre. De l'autre côté du parapet, vers les boches, le no man's land, prairies humides, fils de fer barbelés et, à deux cents mètres en avant des grands arbres, les postes allemands. L'ennemi tapi dans les ruines nous surveille. A droite, Dixmude; en avant, le poste de Kloosterhoek et, sur la gauche, la château de Vicogne dans un bouquet d'arbres dépouillés.

Ce 5 avril ibidem. Hier vers 2 heures s'est déroulée une terrible lutte de mortiers de tranchée dans le secteur voisin de Dixmude-nord. De notre poste nous ne perdions aucun détail de la scène qui se passait à 400 mètres à notre droite. Les bombes montaient, tournaient, comme des quilles, puis s'abattaient dans une explosion brutale, nuage noir d'où jaillissaient vers le ciel des débris, des planches, des gerbes de terre. Le tout retombait en tournoyant. Les détonations vibraient sonores sur les inondations. Parfois un éclat sifflait longuement et tombait dans l'eau. Par moments les tranchées là-bas se couvraient d'un nuage de fumée qui traînait pour découvrir en se dégageant une large brèche dans le parapet. Il y avait des accalmies; on entendait alors le tir rageur des canons de 75.

Ce 6 avril - Je suis allé visiter le secteur voisin où s'est concentré hier le tir des torpilles ennemies. Le Boyau de la Mort n'a pas souffert. Un De Cauville sur rails de bois et un passage bétonné mènent jusqu'à la tête de sape. J'ai admiré l'entretien. Le bombardement a fait des dégâts aux cavaliers (rond-point, croisement de plusieurs tranchées) Les équipes de réparation travaillent. Entonnoirs énormes, terre gluante, chaos. D'un abri défoncé on a retiré le Capitaine Simonet, grièvement blessé et les corps de ses deux lieutenants. Puis un élément de tranchée intact et de nouveau un abri démantibulé avec le téléphone broyé, poutres de bois, plaques de sang au mur, devant la porte une veste déchiquetée et une capote avec un brassard. Des éboulements encombrant des boyaux. Il y a par endroits une odeur de poudre brûlée. Les hommes circulent . C'est une nouvelle compagnie qui déjà répare avec une réelle indifférence. Sous une passerelle une torpille non-éclatée repose inerte. Elle a 1 mètre de long et un diamètre respectable - monstre surnois – « sérieuse matière » dit un homme en s'éloignant.

Il paraît que cet après-midi on remet cela, mais, cette fois, nos troupes évacuent la première ligne et nous aurons des munitions.

Par ces nuits claires, les relèves sont délicates et coûteuses; Madame La Lune est bien indiscreète.

Ce 10 avril - Analysez froidement ce sentiment enthousiaste du devoir, qui forme le courage, vous conclurez qu'il est vraiment stupide et pourtant, dans un sens, il est sublime car il fait abstraction de nous-mêmes; c'est le dévouement total en action. On pourrait dire: Pourquoi se faire tuer? pourquoi risquer, pourquoi passer par un endroit dangereux? La vie n'est-elle pas la seule chose dont on est sûr? Ce risque que vous prenez évite que l'on dise de vous que vous avez fait moins qu'un autre; que l'on ne pense de vous que vous hésitez à vous exposer - c'est donc une sorte de vanité? Vous sauvegardez ainsi votre réputation? Peut-on mettre en balance une réputation et la vie qui est tout?

Ce sacrifice de la vie quelle qu'en soit l'intime raison est admirable et tout le monde n'en est pas capable.

Ce 19 avril - Les nouvelles ne sont pas mauvaises ! L'offensive française avance mais je reste sceptique; nous avons eu trop de déconvenues.

Ce 23 avril - Attaque aux gaz par les Allemands à Nieuport. Scènes comiques au cantonnement où certains déjà prétendaient humer dans l'air l'odeur particulière des gaz allemands. - Premières hirondelles.

1917 – Mai ...

Paris, le 10 mai - Suis allé cet après-midi au théâtre avec Anne-Marie de Changy, à nous deux. On jouait « Un coup de téléphone » avec Max Dearly. Elle n'a pas accepté de goûter chez Rumpelmayer

(dépit amoureux car j'admirais Anne Marie; nous avons monté à cheval à Maillard; elle fit naturellement peu attention à ce jeune ami de passage. Nous en avons souvent ri par après, car nous sommes restés de grands amis. Les quatre sœurs étaient ravissantes, Madame de Royer, Elisabeth de Villegas et Bébé de Changy, femme du bel Hervé). Dans une femme, je me demande ce qu'il y a de plus aimable, le son de sa voix, les lignes du visage, l'éclat des yeux ou les gestes familiers? A Paris, je souffre le supplice de Tentale.

16 Mai - St-Pierrebroucq - J'ai reçu Vitrine dans mes écuries. Je l'ai montée en forêt d'Eperleuck. Cette promenade me rappelle la forêt de Meerdael.

La Russie va faire la paix avec les boches. Rentrerons-nous jamais en Belgique?

Il vaut mieux ne pas y penser, soyons optimiste!

Ce 22 mai - Je suis content de mes chevaux. Vitrine se calme. Rather-Not saute bien.

Ce séjour à St-Pierrebroucq, entre deux période de tranchées au printemps 1917, m'a laissé un vivant souvenir.

C'était la campagne aux premiers beaux jours, toute la nature en éveil respirait. L'escadron était cantonné dans des fermes le long du canal de l'Aa. Prairies, vergers étaient en fleurs. Quelques officiers et moi rêvions de sport. Je fis une chute en essayant un cheval à l'obstacle et me luxai la clavicule.

Je restai quelques jours dans ma petite chambre de ferme. Mon esprit nomade vagabonde et je remarque que: «on ne réfléchit que lorsque l'on vit seul ». Que de fois me suis-je répété par la suite cette vérité... Je lisais du Bourget, pauvre de moi.. J'étudie mon caractère que je trouve flottant et trop impressionnable. Je me révolte contre le scepticisme et admire en termes enthousiastes toute tendance vers un idéal. Cela est très jeune. Qu'étais je au fond? si ce n'est un gamin aux prises avec la vie devant un horizon bien confus «Dénigrer tout, voir en tout le côté faible, funeste habitude, car on finit par rester avec rien dans les mains; passons au contraire les yeux francs en cherchant à cueillir les jolies fleurs, soyons simple ». L'immobilité forcée m'inspire; je moralise; est-ce peut-être l'influence du printemps? « L'Amour n'est pas une ivresse, c'est bien plus tôt la compréhension mutuelle et parfaite de deux êtres qui sentent avec intensité. La vie active, la vie mondaine tuent l'amour. Je comprends l'amour de Dieu, la vocation d'un trappiste dans son cloître. Il est également un amoureux, un amoureux parfait car Celui qu'il aime est Infini. Il le sent supérieur et protecteur ».- Je retrouve dans mes notes un peu plus loin: « Je suis parfaitement heureux ici seul, car cela me permet de causer avec moi-même ».

Cette idée je devais la reprendre lorsque. visitant en 1920 les châteaux de la Loire, j'écrivais à Guy: « Je suis délicieusement seul ». Je fais à cette époque tout mon inventaire: manière de vivre: sports à pratiquer, formation du caractère, lectures, obligations militaires. Je classe toutes choses avec précision, sévérité et grand sérieux. On a des principes à cet âge. Souvent l'idée des années qui passent revient dans ces notes; Une impatience se manifeste. Cette guerre doit finir un jour mais quand? dans trois mois? dans un an? dans trois ans? Nous traînera-t-on encore longtemps ainsi? Le résultat final restera pourtant le même et le peuple déchaîné sortira vainqueur. Inconsciemment pourtant, nous subissons cet effort toujours tendu vers le but final, cette discipline de chaque jour qui était une formation. La vie monotone ou dangereuse a révélé à bien des hommes leur propre personnalité. Je me reproche constamment à moi-même et amèrement de manquer de logique.

1917 – Juin ...

Le 12 juin - St-Pierrebroucq - Je suis remonté à cheval avec Guy en forêt d'Eperleuck. Il me semble qu'il fait plus beau que jadis. Dans quelle impasse sommes-nous engagés? La fin de cette guerre est incertaine.

Le 23 - Nous quittons ce cantonnement ,sympathique pour aller à Guines où en août 1915 j'ai suivi le cours de Sous-Lieutenant. Guines est une petite ville dans une contrée vallonnée entre Calais et Boulogne. Sur la Place il y avait un café. Marie-Rose en était l'attrayante Madelon. Elle eu sa célébrité, ses amoureux. Jolie bourgeoise blonde aux yeux rieurs, elle a probablement actuellement son café, son mari et ses enfants. Pendant quelques semaines nous allions faire du service en campagne dans les plaines de Cafier, de Marquise, de Landretum et d' Ardres (Camp du Drap d'Or), comme nous l'avions fait en 1915 sous les ordres du Colonel Haegeman.

Ce 25 juin - Pendant une halte de la manœuvre j'étais couché sur le dos dans l'herbe. Je regardais les couches de nuages qui se superposaient dans le ciel avec des mobilités variables. Les plus bas passaient réguliers et épais, d'autres en une seconde couche plus fine, immobiles comme des marbrures blanches sur un fond bleu, s'étendaient transparents. Au fond, le ciel d'un bleu profond trahissait son insondable immensité. C'était là-haut qu'étant enfant nous placions les anges.

1917 – Juillet ...

Le 3 juillet - Mon cheval a sauté un mètre quarante.

Le 8 juillet - Lorsque nous aimons, nous portons en nous le souvenir constant de la personne qui a toutes nos pensées. Elle nous hante.

Je suis nommé Lieutenant et suis assez fier de mes deux étoiles. J'ai 22 ans. Ma demande de partir au Congo est refusée. Encore un rêve qui s'envole. Je rêvais de paysages lointains, de brousse ... L'histoire du sous-marin de Wissent est très connue et réelle. Un beau matin un sous-marin boche vint s'échouer au pied de la falaise de Wissent sur un haut fond. Le mot comique convient à cette aventure. L'équipage fut capturé à marée basse par des cavaliers qui gardaient la côte dans ce secteur. J'ai vu l'énorme submersible presque totalement hors de l'eau, reposant sur la plage. On ne pouvait s'en approcher, les occupants avant de le quitter avaient fait sauter les machines. Il y avait une trentaine de prisonniers. J'ai parlé à un sous-officier. Ils venaient en dix jours de Bruges, par l'Ecosse. Il me dit que la vie là-bas est convenable, que les boches y sont comme chez eux, que les femmes nous attendent (ô ironie). Dire que ces gens-là, il y a dix jours étaient chez nous, gais et libres et maintenant les voilà pris. Ils n'ont pas l'air méchant. La guerre est au fond stupide. Je remarque que tous sont heureux d'en avoir fini.

1917 – Août ...

Je fais un séjour à Cabourg et je joue au tennis pour la première fois cette année. Je ressens cette impression de nostalgie qu'ont ces après-midi d'août lumineuses et sans soleil. C'est le retour de l'automne qui s'annonce imperceptiblement. Impression déjà éprouvée à Corbeek en ramassant des balles comme aujourd'hui.

Je me souviens d'une excursion faite à cette époque à Wissent , et au Cap Gris-Nez, par un temps superbe – 48 kms à cheval. Nous étions: Jean Buffin, Antoine Cogels, Roger Moermans, Guy et moi. On avait retrouvé là-bas les del Marmol, Mademoiselle Bertrand et Georges Bosschaert (amoureux) .

De son côté le Major Burnell avait l'habitude de faire seller son cheval et de partir à travers le pays vers un lointain cantonnement où il retrouvait ses vieux camarades. Il dînait avec eux et, de fort bonne humeur, rentrait au petit galop à l'écurie. L'étape était souvent rude pour le cheval que seul le sens de l'orientation guidait. Jamais cette excellente bête ne mit son cavalier dans l'embarras. Le Major s'en rendait compte. Après la guerre, Sipido gagna des courses et j'ai remporté avec lui ma première victoire à Stockel sur douze concurrents.

Le Général Joostens, Manu pour les dames, commandait la brigade. C'était un vrai officier de cavalerie. Belle intelligence, cœur vibrant, accueil joyeux et simple. Il avait acheté à Paris une jument de pur sang, alezane, d'un très beau modèle et venait à la plaine d'exercice encadré de ses deux officiers d'ordonnance car Ma Mie, peu acclimatée à son nouveau métier, s'embarquait dans des allures étendues, les oreilles pointées, la queue en panache. Elle se savait jolie...(elle a donné quelques bons chevaux après la guerre au Haras de Perck) .

1917 – Septembre ... Octobre

Au début de septembre il y eu un concours hippique chez les Anglais à Nordausque. Nous y allâmes en automobile, une voiture ouverte, il faisait très beau temps. Guy, Emile Bosschaert, Xavier van de Werve, André de Liedekerke et moi. Nous déjeunâmes dans une auberge et j'ai gardé la photo de la petite donzelle qui nous servit. Le concours très pittoresque avait lieu dans un joli site. Les obstacles étaient très bien faits, nets avec du pied et gros. Plus loin se déroulait un concours d'attelages militaires irréprochables. Les traits des harnachements étaient blanchis, la paille tressée autour des moyeux des caissons, les boucles rutilantes. J'entendis pour la première fois les cornemuses écossaises dont j'ai adoré depuis la mélodie insinuante et nostalgique. L'animation, le fourmillement, l'aspect sympathique de foire de cette réunion me sont restés dans la mémoire.

Ce dimanche 16 septembre - Certains lieux nous en rappellent d'autres. L'autre jour, en manœuvres, devant un champ de navets, j'ai eu le souvenir très net d'Hombeeck, et des automnes d'autrefois. - Je lis « Mon Frère Yves » de Loti, j'aime ces bretons simples, race dont les générations depuis des siècles vivent entre les mêmes horizons. Noblesse de la race.

21 septembre - Guines. - J'écris ces quelques lignes en plein vent assis dans un chemin creux près du Moulin des Corneilles, dans ce pays si semblable au Brabant. Mic-Mac, mon Airdale, m'accompagne et fait le pitre en galopant comme un fou. J'aime sa tête hirsute de vieux breton. Le passé est plein de nostalgie, l'avenir est incertain, y bâtir est illusion, goûtons le présent: carpe-diem.

Les boches ont jeté quatre bombes sur Guines.
Il est curieux que le vieilles gens qui n'ont plus que peu de temps à vivre aient plus peur que les jeunes.

1917 – Novembre ...

Paris 6 novembre - Je note ce jour-là : « Curieuse aventure. En revenant du tennis je veux prendre un taxi Porte Maillot et en même temps que moi une ravissante jeune femme se précipite. Il n'y a pas le choix, le taxi est seul; nous montons ensemble. Elle m'a donné son numéro de téléphone; vais-je téléphoner » Et je laisse échapper l'occasion, influencé par un renouveau de principes, ne voulant pas tenter une aventure banale. Je me réserve pour la divine illusion, la vraie amitié de plus tard. Quand on relit toutes ces pages, on se trouve parfois bien stupide.

Le 7 novembre, je dîne chez des amis avenue du Bois, actuellement avenue Foch, dans un ravissant appartement. Il y avait là une jeune fille fort agréable à regarder ,ont

la peau du cou et les bras me faisait songer à l'orient de certaines perles. J'aurais aimé la respirer. Voilà les pensées qui me traversaient l'esprit pendant que nous parlions de la façon la plus innocente. Et dire qu'elle pensait peut-être d'autres choses semblables. Nous cherchons l'affection féminine dont nos cœurs ont tant besoin et nous nous usons dans des aventures. Vu ce soir aux Français « Poliche » avec Féraudy, Sorel, Robinne, Bovy, et Numa. Pendant ce séjour à Paris, ma Mère et moi nous allons à Old England où elle m'offre un manteau beige avec une ceinture sur lequel j'ambitionne un col de fourrure. Il y avait là tout un plan malicieux. J'avais fait ma demande de passer à l'Aviation sans rien en dire et je me voyais d'avance sur le terrain avec ce beau manteau d'aviateur. Mais la vie est ainsi faite, je n'eus ni le col de fourrure, ni l'aviation. Roger Moermans qui avait également fait sa demande fut accepté.

Cette longue inaction de la cavalerie, réservée pour sa mission de poursuite était insupportable aux jeunes officiers qui s'échappèrent vers d'autres armes et d'autres dangers. Il était naturel que je fusse à mon tour atteint par cette épidémie. Je trouve dans mes notes de cette époque: « La guerre est le plus grand des événements de notre jeunesse, soyons avant tout des hommes. Il faut prendre une part active dans l'effort unanime. J'abandonne notre pauvre cavalerie, le devoir me semble ailleurs ». Mais, entre l'intention et la réalité, il y a de la distance, nous l'avons bien vu!

Ce 18 novembre 1917 - En train vers Calais (retour d'un congé de 8 jours à Paris). Je déjeune en wagon-restaurant avec Gaston del Marmol et Edouard le Biolet. Nous parlons évidemment de Paris et du congé ... qui déjà se transforme en souvenir! Anne-Marie et Tiny font les frais de la conversation. Revenu à ma place dans mon compartiment, j'ai été envahi d'une ineffable impression de vide et de tristesse devant ce paysage dénudé de plaines sous ce ciel gris de novembre. Comme on est seul, toujours seul! J'allais donc, à cause de cette interminable guerre manquer tant de bonnes choses. Tout le charme de ces jolies femmes n'est pas pour moi. J'aime pourtant ce type de femmes. Mais elles ne penseront pas à moi. Je suis un compagnon de passage, même pas un ami- Je me rends parfaitement compte qu'en les aimant, je serais malheureux, car elles ne sont qu'extérieures et puis plus elles sont jolies plus elles sont dangereuses. Il faut écarter ce qui n'est qu'apparences. Cette vague impression de tristesse cadre bien avec ce retour au front et la monotonie de la vie que l'on mène. Ne regrettons rien, l'imagination a trop de prise sur moi. Confions notre avenir à Dieu.

Ce 27 novembre - Forêt de Guines - promenade dans les bois avec mon meilleur compagnon, Mic-Mac. Les feuilles, les jolies feuilles, qui luisaient au soleil il y a deux mois, jonchent maintenant le sol humide. La voix sourde du vent semble se plaindre à l'infini. Dans les hauts arbres un vol agité de corbeaux s'éparpille en tourbillon. La nuit arrive. Nous nous hâtons. Déjà tout se confond et se déforme en aspects bizarres. La lune se cache derrière les branches et des petits nuages glissent sur son visage.

1917 – Décembre ...

En décembre 1917, je commence mon troisième carnet de notes. Avec un peu d'emphase, je le dédie à ma Mère. Elle habite Paris, hôtel Vernet, près de l'Etoile. « Tu y trouveras noté avec une simple sincérité des pensées qui me sont venues au hasard des heures de la vie. Parfois enfantines, parfois incohérentes et curieuses, mais, toujours miennes. Tu auras ainsi un jour l'occasion de relire ce qui était au plus intime de moi-même, tu t'étonneras peut-être en te disant: « Comment? il a pensé cela? Je ne le croyais pas ainsi! » car nous sommes si rarement intimement nous-mêmes.

Je fais des démarches pour passer à l'aviation. Les mères ont le droit de souhaiter que leurs fils soient hors du danger. C'est aux enfants à ne pas les écouter. »

Ce 4 décembre 1917 - Manœuvres dans les campagnes vers Hermelighen et Vertu d'Alembon. Le soleil, l'air vif, le ciel bleu clair, tout était gai mais les arbres sombres, les labours durcis, la terre noire annoncent l'hiver. C'était un de ces beaux jours que l'été oublie derrière lui. On dit que nous repartons le 7 pour le front, il n'est que temps de faire quelque chose.

Ce 5 décembre 1917 - En vérité, nous quittons le pays pour Bourbourg. Nous sommes restés ici assez longtemps trop longtemps. Tout départ avive les souvenirs. Je suis monté ce soir vers le plateau qui borde les bois. Le Mic m'accompagnait, sympathique et absorbé par les détails du chemin. Je venais dire adieu aux vastes étendues parcourues tant de fois ces derniers mois. Le ciel nuancé et pur découvrait son infinie profondeur, la plaine déjà se voilait de brume. Au loin, du côté de la mer, on distinguait quelques lumières groupées. Je m'assis solitaire, une impression calme et douce me venait de cette campagne immense et vide. Visages tendres, amitié, yeux de femmes, tout-à-coup, je vous retrouve. C'est en moi que vous vivez et par moi. C'est moi, qui en cet instant, vous crée alors que personne ne pense à moi.- Au loin la voix d'un chien dans une ferme, un train roule là-bas quelque part...
Je me remis à marcher tandis que Mic vagabondait autour de moi.

Ce 7 décembre 1917 - Près de Bourbourg. Le pays est plat. Je voudrais tant que cette question d'aviation se décide. Je pars en personnel d'installation pour Isenberghe. Les gens qui ne sont pas capables d'aimer vous font douter de l'amour. Je lis « Au Champ d'Honneur ». Le Lieutenant Leroux écrit à sa femme: « Quand j'ai une bonne inspiration, j'en suis fier, comme si vous l'approuviez. Enfin, je vous mêle à tous les actes de ma vie ».

Dans le mariage il me semble qu'il est nécessaire de travailler ensemble à un but commun, soit dans les Oeuvres, soit en Art, soit aux Colonies. - Une belle prière d'un Père: « Vingt années durant, j'ai marché entre mes deux fils. Ils étaient mon honneur. Jamais je n'ai pensé qu'ils étaient à moi plus qu'à Vous. Je n'oubliais pas qu'ils venaient de Vous et qu'ils allaient à Vous. Quand vous m'avez redemandé mon premier né, j'ai baissé la tête. Je ne Vous dispute pas aujourd'hui le seul fils qui me reste » .

Le 18 décembre 1917 - Tout marche bien, je vais passer à l'aviation. - Il est étonnant que tant de gens se préoccupent si peu de leur fin dernière, de l'au-delà. C'est si grave. Personne ne s'y prépare; chacun s'apprête à bâcler son incertitude en quelques minutes. Il serait triste de mourir à vingt ans car on meurt inachevé, tout est à l'état d'ébauche, nos sentiments, nos études, nos idées n'ont pas encore de forme ni de corps. Mais n'est-ce pas un peu ainsi toute la vie?

Le 19 décembre 1917 - Nous voilà revenus à l'Yser. J'occupe avec mon peloton une position de réserve dans les anciennes tranchées de première ligne. L'offensive des carabiniers en septembre a délogé les boches de leurs positions. Nous nous sommes emparés de toute la presqu'île de Luyghem au pied des collines de Clerkem. En novembre 1914, il y a trois ans, j'étais à quelques mètres d'ici, dans un abri minable; il me pleuvait sur la figure et notre feu de bois fumait. Oh! cette odeur de feu de bois dans les tranchées! Là-bas les grands arbres, je les ai longés la carabine au dos par des nuits d'hiver et des matins de neige, au début de 1915. Dans l'éloignement

du passé tout paraît agréable. Je n'aurais jamais cru alors que la guerre serait si longue et il faudra encore attendre Oui, oui, un peu de peine et d'efforts sont accrochés à tous ces coins.

Ce 20 décembre 1917 - En route vers Drie Grachten. Le long de la passerelle il y a une tombe et une croix. Je lis: « Ici reposent Franz Steinmetz et Herrmann Wagner du 210 R.I.R. allemands tués sur l'Yser le 10.10.15. » Une rafale de mitrailleuse et ils sont restés là pour toujours.

Le 20 décembre 1917 - Relève dans la presqu'île de Luyghem.

J'ai fini de caser mon peloton, non sans peine. Il y a plus d'hommes qu'il n'y a de places, donc rouspétances! - Ce secteur a été repris aux boches; nous lui faisons face en février 1915 lorsque nous occupions les postes aquatiques. Il est amusant de constater que tous les abris ont leur entrée du côté allemand; cela ne fait pas toujours notre affaire.

Ce 21 décembre 1917 - Ce matin à mon réveil, la campagne était blanche de givre. Les arbres semblaient des corbeilles de sucre, leurs branches étaient stérilisées dans leur blancheur. Ces stalactites toutes fines étaient ravissantes. Un brouillard laiteux comme une eau savonneuse limitait l'horizon. On vivait dans un climat artificiel, vrai conte d'Andersen.

Une heure du matin - Je rentre de ma ronde - Calme absolu, une de nos batteries tire de temps en temps, à intervalles réguliers. Elle doit être placée près de Noordschoot et tire vers Woumen.

Ce 22 décembre 1917 - Froid moins mordant - Belle journée.

Nous avons exploré la presqu'île. Quel joli et charmant secteur! Des rideaux d'arbres vous masquent discrètement à la vue d'un ennemi attentif. Le givre persiste irréel comme hier, mais le temps est très clair et le ciel bleuté. Quelques trous d'obus récents baillaient à droite et à gauche, marquant de terre brune la neige blanche. Près des débris d'un Spad, une petite croix indique la tombe de l'aviateur français tombé le 11 septembre dernier. Un cimetière allemand d'une centaine de tombes avec un monument au 210^{ème} R. I. R. qui attaqua Drie Grachten en novembre 1914. Un Lieutenant von Reichenbach y repose.

11 heures de la nuit - Une partie de l'escadron rentre du travail dans le froid. La terre est dure. Nuit claire lune et étoiles. Un solide bombardement chez les Anglais. Un obus allemand est tombé à quelques mètres de la queue de la colonne, après le travail. Je me suis mis en serre-file et j'ai blagué avec les hommes.....

Ce 23 décembre 1917 - Au soir. - Le peloton occupe aux avant postes la ferme du Canard - Point d'appui isolé. Devant nous les villages de Wolmen et Clerken. un joli clair de lune éclaire la cour de ferme. En regardant mes hommes casqués, l'arme au pied, attendant la relève, je songeais aux soldats de l'Empire, à la garde de l'Empereur qui ne devaient pas différer de mes vétérans à moi. Et plus tard ne sera-ce pas de semblables images que l'on représentera Je suis installé dans une petite salle presque intacte de cette ferme où les boches ont vécu durant trois ans. Nous n'aurons pas de messe de minuit demain. Le canon donne en ce moment de tous les côtés, pourtant moins fort qu'hier. Il y a des moments où l'on a une peur instinctive, animale de ces obus qui anéantissent, mais ce n'est qu'un moment et on réagit.

Ce 24 décembre 1917 - Nuit de Noël - Nuit claire sous un fin voile de brume. La grande salle basse de la ferme du Canard est pleine d'hommes qui jouent aux cartes et fument. Vrai corps de garde, salle d'armes moderne, en première ligne. Personne ne songe aux allemands. Un homme joue de la mandoline, nous l'écoutons. Dans cette salle sombre je regarde ces visages énergiques éclairés par des bougies. Depuis trois ans sur tout le front des hommes veillent. Curieuse destinée. Derrière nous, le pays fête Noël avec des deuils. Et de l'autre côté aussi, tant de Belges a qui nous pensons et tous ceux où celles qui nous attendent.

11 heures - Je rentre de ma ronde. Tout est immuablement paisible. Pas une rafale de mitrailleuse alors qu'hier ils tiraient à tout casser.

Minuit et demi - Belle nuit de garde - Il fait si beau dehors. Il y a des moments de silence complet. NOËL !

Ce 26 décembre 1917 - Nous sommes relevés. La neige partout. Isenberghe. Cantonnement.

Ce 29 décembre 1917 - Suis allé à La Panne en voiture (voiture à deux roues tirée par un cheval d'escadron.) Retour dans un paysage de neige. Nous avons marché à côté du cheval.

Ce 30 décembre 1917 - J'ai perdu toutes chances pour l'aviation Roger Moermans est accepté; nous allons nous séparer. Il aura la gloire. J'aurais voulu faire mieux. J'ai échoué. Quand les événements vous déçoivent il faut se reprendre et réfléchir. S'il ne m'est pas permis de me distinguer, je désire tout au moins bien faire ce que je fais, être un bon officier, bien accomplir mon devoir là où le sort m'a placé. Il y aura donc l'effort de tous les jours et l'exemple à donner aux hommes avec qui il faut mélanger la cordialité et la sympathie car tous le méritent.

LA CHANSON DE LA MADELON.

Pour le repas, le plaisir du militaire,
Il est la bas, pas bien loin de la forêt
Une maison aux murs tout couverts de lierre
Au Tourleureux, c'est le nom du cabaret.
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son oeil pétille,
Nous l'appelons la Madelon.
Nous en rêvons la nuit...
Nous y pensons le jour
Ce n'est que Madelon...
Mais, pour nous c'est l'Amour.

Nous avons tous au pays une payse,
Qui nous attend et que l'on épousera.
Mais, elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quant la classe rentrera.
En comptant les jours on soupire
Et quant le temps semble trop long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon.
On l'embrasse dans les coins
Elle dit: « Veux-tu finir. »
On pense à celle au loin,
Ca vous fait bien plaisir.

Un brigadier en képi de fantaisie,
S'en vint trouver Madelon un beau matin.
Et fou d'amour lui dit qu'elle était jolie
Et qu'il venait pour lui demander sa main.
La Madelon pas bête en somme,
Lui répondit en souriant:
Pourquoi ne prendrai-je qu'un seul homme,
Quand j'aime tout un régiment?
Tes amis vont venir...
Tu n'auras pas ma main,
Car je dois m'en servir
Pour leur verser au vin.

REFRAIN.

Quand Madelon
Vient nous offrir à boire
Sous la tonnelle, en frôle son Jupon,
Et chacun lui raconte une histoire,
Une histoire à sa façon.
La Madelon pour nous n'est pas sévère,
Quand on lui prend la taille au le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire,
Madelon, Madelon, Madelon.

CHAPITRE V : 1918 L'ANNEE DE « LA MADELON »

Les chansons évoquent les souvenirs.

Les airs connus font revivre l'époque lointaine où ils étaient populaires. «La Madelon»née en 1918,accompagna les Armées de Foch de la Somme jusqu'au Rhin.

Si la Victoire vint enfin couronner tant d'efforts, de sacrifices et de dévouement, le soldat du front ne pouvait se douter en hiver 1918, que la fin approchait. Au contraire, les Allemands débarrassés des Russes amenaient des réserves de l'Est sur le front occidental et coup sur coup prenaient l'offensive. Jusqu'en juillet, l'on peut dire que les pessimistes avaient été des optimistes tant les mauvaises nouvelles dépassaient les plus noires prévisions.

Une démocratie est condamnée à disparaître si les chefs élus par le peuple le consultent au lieu de le guider. Le Pays, cette fois, choisit son Maître: CLEMENCEAU,

l'homme de caractère fut porté au pouvoir. Il voyait le but et n'écoutait personne. A sa suite, la France marcha à la Victoire!

1918 – Janvier ...

Dois-je vous décrire encore nos travaux de rats dans les tranchées? Dans ce secteur en face de Clerken, nous fournissons, chaque nuit, des corvées de travailleurs. L'hiver est rude. Il arrive souvent, que le poêle enfume notre abri à tel point que nous devons ouvrir la porte pour dégager la fumée, malgré le froid très vif de l'extérieur.

Un soir, rentrant du travail, la figure et les mains glacées par un âpre vent du nord, je me réjouis du confort modeste que m'apporte le bon feu si bien entretenu par Lasoen. Je mange une tartine au miel et me couche. A peine endormi, je me réveille brusquement ébloui par une fulgurante clarté. L'abri flambe. Je saute du lit vers la porte et attrape en plein corps le contenu du seau d'eau que Lasoen de l'extérieur, projette pour éteindre les flammes. Pompier de malheur! Tout rentre dans l'ordre, je change de linge et finis par rire de l'algarade.

Ce 12 janvier 1918 - Je n'ai pas beaucoup de chance ces jours-ci : hier soir, il faisait noir, noir! Pendant une ronde, je tombe jusqu'à la ceinture dans un trou d'obus. J'ai mis les vêtements de Lasoen pendant que les miens séchaient. Mais oublions.

Pourtant, tous les jours ne sont pas si désastreux. J'invite une autre fois Smeekens à prendre une tasse de chocolat que je prépare moi-même et nous croquons d'excellents biscuits avec force confiture. Nous prenons tous les deux un réel plaisir à savourer ce five o'clock, aussi comptons-nous bien recommencer.

C'est un beau métier de commander ses hommes, de leur témoigner sa confiance, de vivre ainsi plusieurs jours avec eux et de pouvoir leur parler. Il y a parmi eux de très beaux caractères que j'admire, et que j'eusse ignorés sans la guerre. J'aspire à faire davantage et souhaite l'aventure périlleuse.

Dans un bon livre de guerre « Les lettres du Capitaine Belmont »: j'ai trouvé cette phrase: « Aimer, c'est vouloir le bien d'un autre. » Admirable définition du reste. A mon avis, tout acte où l'on se sacrifie pour d'autres porte en lui l'essence du bonheur.

Ce 16 janvier 1918 - J'adore cette vie un peu rude et mouvementée. Aujourd'hui, en rentrant du travail, les hommes ont eu du café chaud comme je l'avais demandé.

18 janvier - Quel temps! Tout est inondé! Les abris sont des bains, pauvres hommes; l'eau passe par dessus la route. Jusqu'à 10 heures ce matin, rien ne semblait anormal, sauf la pluie diluvienne. Puis, de droite et de gauche j'ai entendu des exclamations. Chacun se défendait contre l'inondation envahissante. Le bel abri boche que j'occupe perce comme une écumoire; une pluie de larges gouttes tombe sur nos lits. Les imperméables en toile cirée tendus au-dessus des couvertures forment de petits étangs. J'ai fait apporter des passerelles pour réhausser le plancher où l'on patauge. Le petit Mic-Mac, mouillé comme une soupe dort dans une couverture, il semble trouver la chose normale, faisons comme lui. Le moral reste bon, les hommes sont admirables, il n'y en a pas un seul qui réclame et pourtant, sont-ils casés comme des cochons! Dehors il pleut toujours et l'eau est partout. Ce 18 au soir - La tempête est calmée, le ciel est clair, l'eau va baisser.

Ce 19 janvier 1918 - J'ai vu descendre par notre artillerie un avion boche en mille pièces. Bien visé. Les mouettes passent avec leurs cris aigus comme sur l'Escaut.

1918 – Février ...

Le 4 février. - Je suis à Paris où je retrouve ma Mère. Nous allons entendre la pièce de Porcher «Les Butors et la Finette » jouée par Gémier et Simone. Le lendemain nous nous embarquons au P.L.M. pour la Côte d'Azur. Réveil vers Avignon. Le train roule à toute allure vers Vintimille. - Les paysages défilent bien différents de ceux qui me sont familiers. Les fermes aux toits plats se cachent dans des massifs de cyprès. C'est la Provence. Marseille, puis Toulon. Le soleil réjouit. Déjà on découvre dans le paysage les bouquets jaunes des mimosas. Si la verdure grise des oliviers déçoit, le bleu sombre de la mer étonne. Nice et ses platanes, l'odeur d'eucalyptus dans les rues les villas blanches de Cimiez et les grands hôtels de la promenade des Anglais m'ont charmé pendant ces quelques jours. Il y avait des restrictions. Point de sucre ni de gâteaux. Par contre, à Monte-Carlo, à l'Hôtel de Paris, nous connûmes les délices de pâtisseries à la crème, au son d'un orchestre langoureux. Monaco était une enclave en dehors du conflit, la guerre respectait les frontières de la Principauté. J'ai aimé le ciel profond des nuits du midi, prélude des nuits orientales.

De retour au front, vers le 15 février, André de Meeus, Capitaine-Adjudant-Major, me demande de passer par l'Etat-Major du Régiment, il désire me parler. Je m'y rends aussitôt. Voici ce dont il s'agit. La cavalerie va occuper le secteur de Oudestuyvekenkerke-Reigersvliet au nord de Dixmude.

Un groupe de patrouilleurs sous les ordres de Fernand van den Heuvel est en formation. Les régiments de la Division seront représentés par un détachement d'un officier, deux sous-officiers et six hommes. André de Meeus m'a proposé pour le 2^e Guides. Je le remercie et lui promets de tout faire pour qu'il ne regrette pas de m'avoir choisi. Je le quitte la tête pleine d'idées confuses, enthousiaste et angoissé. Serais-je à la hauteur de cette grave mission? Je ne puis retenir mon âme de s'adresser à Dieu

pour lui demander son aide. La devise de Jeanne d'Arc me revient à la mémoire: « Dieu fait ma route ».

André de Meeus m'a dit que je pourrais choisir mes hommes. Le groupement sera réuni et logé à la ferme Piron près de Oostkerke aux confins des prairies de Dixmude. C'est le secteur des batteries lourdes. Souvenez-vous que nous avons entendu la messe de Minuit en 1916 dans cette même ferme Piron.

Il parait que Stevenaer et Brabandère ont chacun un détachement. Les carabiniers-cyclistes sont commandés par les Lieutenants Masui et Brasseur. Nous retrouvons, là-bas, à la ferme, Eugène de Ligne et Eugène Verhaegen, installés comme signaleurs. Ce séjour peut être agréable, nous nous retrouverons entre amis et Stevenaer est très gai La guerre sera encore longue, c'est un fait qu'il faut supporter sans se plaindre. Je préfère faire la guerre à fond que de m'ennuyer à ne rien faire en attendant la fin. Plus je pense à mon nouveau métier, plus je me réjouis.

24 février - Mon détachement s'est constitué à merveille. Il comprend, comme sous-officiers, Morhayé et Fumalle, qui ont accepté d'emblée. Comme cavaliers: Demaret, Haeck, Hoes et Heymans. Il a fallu en refuser.

Arrivée à la ferme Piron. - Ici bonne impression. Fernand van den Heuvel m'a l'air sérieux, il a aussi l'autorité d'un chef, j'aime assez ce genre. Il a passé par l'infanterie où il a pratiqué le métier de patrouilleur. C'est un méthodique, il s'explique bien. Il veut commencer par le commencement et il entre dans les détails. Je le crois enthousiaste sous une apparence pondérée.

Si les compagnons sont charmants, l'installation est peu engageante. Mais, nous allons nous arranger et d'ici à deux jours ma chambre sera transformée. Figurez-vous un baraquement assez solide dans une prairie près d'une ferme. La porte franchie on a devant soi un couloir étroit sur lequel donnent une série de chambrettes, genre cabines. Au fond du couloir une salle assez vaste, le mess. Dans deux jours sous nos efforts conjugués le tout sera épatant. Nous tapissons, nous clouons, nous voulons créer une atmosphère sympathique et confortable.

Ce 25. J'ai des draps, une étagère, un sac à paille. Le papier est collé. Le nid est fait.

Ma patrouille ne tardera pas à sortir malgré le clair de lune. Chaque patrouille a choisi un nom. La nôtre s'appelle la patrouille des lézards! Comme le lézard nous rampons, mais, nous aimons également le soleil. -Le courage est une vertu masculine par excellence. Un homme lâche n'est pas un homme. Nous n'avons de valeur que par les qualités que nous développons en nous.

Ce 26 - La ferme a été bien encadrée cet après-midi par des obus de 150 mm. Que cherchaient-ils? C'est désagréable d'être repérés. Demain, visite de la Grand Garde Nord (Reigersvliet) pour reconnaître à la jumelle les postes allemands qui nous font face.

Nous appelons Grand Garde un point d'appui ou un système de postes avancés établis en avant de la ligne principale de défense. Dans le cas présent, il s'agit de postes construits en sacs à terre, donc en remblais dans les prairies au delà des inondations. On y accède par des passerelles. Ces postes font face aux défenses allemandes le long du canal de l'Yser mais sur notre rive. Il y a 300 ou 400 mètres de no man's land qui nous séparent.

1918 – Mars ...

Ce 1er mars. Parcouru au clair de lune tout le secteur du Reigersvliet pour reconnaître nos postes et leurs abords. Calme complet. Les allemands sont actifs dans leurs tranchées. Nous repérons certains points. Nous allons nous mettre au travail, van den Heuvel a l'air de savoir ce qu'il veut. Petit à petit cela se dessine. Il y a de la sympathie entre nous.

Ce 5 mars. Je suis rentré hier soir de patrouille, fatigué mais joyeux. Bien dormi. Voici mes notes sur cette première sortie. Ne croyez pas que nous ayons effectué une patrouille offensive. Il s'agit d'un exercice pour acclimater les hommes à ce travail de nuit et les habituer au terrain. van den Heuvel, Brabandère et moi, nous sommes partis de la ferme à bicyclette. Il pleut et il fait déjà noir. Les 12 hommes de la patrouille nous précèdent à pied. Le rendez-vous est fixé au Poste de Combat du Major où nous distribuons les grenades. Chacun frotte son casque dans la boue pour en supprimer les reflets. Nous passons les fils, la patrouille prend sa formation en triangle et en avant dans les herbes. Courbés, ou à quatre pattes nous progressons par bonds. A hauteur d'une rangée de saules, nous franchissons un ruisseau. Par moment une fusée monte, chacun se couche le nez contre terre. L'herbe humide a conservé son odeur de temps de paix. Nous approchons maintenant du gué indiqué sur la carte et que nous savons être un des points de passage des allemands. Il a cessé de pleuvoir et je trouve qu'il fait un peu plus clair. Un moment on pourrait croire qu'il y a quelque chose devant nous...ce n'est rien. Nous avançons encore, une balle siffle, puis une autre qui fait « ploc » dans la terre. van den Heuvel à côté de moi me dit « ils nous ont vus ou entendu! ». Une fusée part non loin de nous puis c'est tout. Nous progressons toujours. Il faut contourner des trous d'obus. Nous voilà en observation sur le pont. Ainsi couchés, il nous semble que se profile à vingt ou trente mètres un remblai. Deux hommes partent en avant. Ils reviennent. - Rien - Je me rends compte de mon illusion dans la nuit. Cette levée de terrain n'est que le pourtour d'un entonnoir à dix mètres de nous. Nous continuons à longer les saules. Deux hommes restent au gué. Après 60 mètres de reptation je suppose que nous devons être maintenant tout près des fils allemands de Kloosterhoek. Lorsque de droite ou de gauche une fusée papillonne dans le ciel, chacun se colle à plat dans les herbes. Je me dis « Si les gens d'en face aperçoivent un des nôtres et déclenchent les mitrailleuses, cela pourrait ne pas être drôle ». van den Heuvel juge l'expérience suffisante pour un début. Nous évoluons vers la droite, nous glissons à travers la prairie. Ce mouvement disloque légèrement la formation. Il y a un peu de flottement. Maintenant que l'on rentre, je remarque fort bien que les hommes sont moins prudents. Nos patrouilleurs se cachent moins et l'on aperçoit des silhouettes qui se détachent au-dessus des herbes dans le ciel. Nous rejoignons nos fils. Bon exercice pour mettre les hommes en confiance. Sortis à 18.45 heures, rentrés à 22.15 heures, avancée de 375 mètres environ. Tout cela est facile. le no man's land est paisible. Notre imagination est seule coupable car c'est elle qui avant toute action suggère mille impressions qui n'ont rien à voir avec la réalité. L'effort est nécessaire à notre formation morale et seul l'effort produit un résultat durable. Lui seul nous améliore et nous élève au-dessus du commun.

Demain 6 mars, je vais passer la journée aux avancés, en observation, et conduire mes hommes en patrouille le soir. A la date du 6 mars, je trouve noté dans mon carnet:

« Bonne journée! Les patrouilleurs ont fait 78 prisonniers dont 2 officiers; nous avons aussi ramené 4 mitrailleuses et délivré un officier belge et six hommes. Je suis bien fatigué, j'écirai demain. »

Que s'était-il passé?

Une forte attaque allemande déclenchée à l'aube le 6 mars avait enlevé la presque totalité de notre «Grand Garde Nord» (Reigersvliet). Dans une brillante contre-attaque les cavaliers à pied, dès quatre heures de l'après-midi avaient rétabli complètement la situation, faisant 125 prisonniers. Le détachement van den Heuvel, le premier sur le terrain avait amorcé la contre-attaque, reconquis les premières tranchées et à lui seul ramené 78 prisonniers. Nous étions en tout 28 patrouilleurs.

Je vais maintenant vous narrer le combat ainsi que je l'ai personnellement vécu.

Je devais donc aller en observation aux avant postes pour préparer la sortie du soir. Levé à 4 heures, je prends mon petit déjeuner au mess lorsqu'un bombardement violent se déclenche sur tout le front du secteur. Les obus allemands harcèlent nos batteries; les éclatements très proches secouent les vitres et réveillent Baudouin de Brabandère qui me semble s'agiter pour bien peu. Attendons, nous verrons bien. Dans la cour je rencontre van den Heuvel, un imperméable jeté sur son pyjama. Il me dit qu'il amènera des patrouilleurs aux tranchées si ce bombardement continue. Je lui demande de me faire prévenir et je pars à bicyclette. Il fait encore nuit. Avant d'atteindre le croisement de route qui me semble pilonné, une salve de quatre obus vient avec un horrible sifflement éclater dans le champ à ma droite. Je reçois une gerbe de mottes de terre. Hésitation puis, donnant à fond, je fonce en avant. J'entends les obus siffler et éclater de tous côtés; c'est un vrai barrage. Je confie mon âme au Seigneur. Une fumée traîne comme un léger brouillard; elle a cette odeur de poudre âcre et très forte des obus à gaz. A Scheewege, je tourne à gauche vers la ferme du Reigersvliet. Deux avions allemands en rase-mottes mitraillent les batteries. Ils passent au-dessus de moi brrr.... Au poste de secours où je dépose ma bicyclette le docteur me dit que toute la Grand Garde est enlevée par les boches. Ce brave homme n'exagère-t-il pas? Dire que je devrais arriver au poste « C ». Si les boches y sont installés, je pourrais avoir une belle réception! Je me présente chez le Major Burnell, à son abri du chemin de fer, et lui demande s'il n'a pas de message pour le Commandant de la Grand Garde. Je compte tout au moins essayer d'arriver jusque là. Il me dit que les liaisons sont coupées depuis le début du bombardement (comme toujours). Il n'a aucun renfort à envoyer. Bizarre et triste !!! je pense que les patrouilleurs qui vont arriver seront les bienvenus. Me voilà parti sur les passerelles. Il fait assez clair, les inondations ont de jolis reflets et semblent si indifférentes. Les obus sifflent mais éclatent au loin. Singulière impression que d'approcher, au petit jour, du poste de Grand Garde sans savoir exactement qui va vous accueillir! Je vois circuler quelqu'un; c'est un Belge, tout va bien. Je me présente au Commandant Brennet, très calme, mais ne possédant plus qu'une dizaine d'hommes. Je me trouve nez à nez avec Georges Bosschaert qui a le visage en sang et est très énervé. J'ôte mon imperméable et prends des grenades. Brennet me montre un élément de tranchée un peu en avant du poste, déjà occupé par l'ennemi. Sapristi. c'est donc exact, il ne nous reste plus de ce côté de l'inondation que le Poste Central du Commandant et encore les boches à cinquante mètres. Tous les petits postes au diable! Il faut demander d'urgence, par coureur un tir de barrage en avant de la Grand Garde et sur la ferme des Trois Pignons. J'ai fait le chemin dans un sens. je puis le refaire dans l'autre. Je dépose mes grenades. prévien que je reviens chercher mon imperméable et pars au trot sur les passerelles mais ne puis soutenir l'allure. J'arrive exténué au chemin de fer. Je transmets à l'adjudant Plass la demande de tir de barrage

et me repose quelques instants. Je vais ensuite chez le Major pour m'assurer de l'exécution du message. Voilà les patrouilleurs qui arrivent. Nous partons pour la Grand Garde. Je ne pourrais dire l'heure. mais il fait plein jour. Arrivés là, nous prenons tous des grenades. Le Commandant Brennet semble heureux et s'anime. Lui et van den Heuvel décident de faire explorer l'élément qui a été occupé par les allemands mais qui depuis une heure semble être abandonné. Je propose d'y aller. Fernand accepte et me dit de prendre quatre hommes. Cent mètres à parcourir sur une route entre l'inondation. Je prends avec moi Morhaye, le gros Hoes, du Bus et un chasseur surnommé « Stepeur ». Nous commençons à progresser, je distingue alors une trentaine de casques. Mais sur la route il y a un cadavre. On pourrait, si on l'atteignait, identifier les troupes assaillantes. Nous avançons à quatre pattes en rampant le long du fossé. Le tir d'une de nos mitrailleuses nous protège. Il y a aussi de maigres touffes de roseaux qui nous masquent par moments. Le cadavre est à 70 mètres de nos tranchées et à vingt mètres de la ligne allemande. Je dis à du Bus et à Morhaye qui sont derrière moi de rester là. du Bus me répond alors qu'il suit car s'il m'arrive quelque chose, il veut me ramener. Hoes n'estimant pas utile de tant risquer pour un mort s'arrête. Il nous reste vingt mètres à parcourir mais c'est un exercice terrible. Nous enfonçons jusqu'au-dessus des genoux dans une eau sordide dont le fond est vaseux et fuyant. Des deux mains, je m'accroche aux herbes de la route, et dépense toute mon énergie dans la volonté d'atteindre le but. La chaussée est jonchée de grenades boches abandonnées et d'un casque dont Stepeur voudrait s'emparer. Je lui ordonne de continuer sans se montrer.

Nous voilà tous deux près du macchabée. Stepeur me passe le fusil de l'allemand que nous attirons à nous en agrippant ses vêtements gris à pleine main. A ce moment Stepeur s'écrie : « Vite, ils arrivent sur nous ». Je me soulève et aperçois en avant de leur tranchée trois ou quatre soldats avec un drapeau blanc à croix rouge. Sans hésiter, je tire avec le fusil du boche. Le drapeau blanc bat précipitamment en retraite, il en est quitte pour l'émotion car j'ai raté le coup. Tout-à-coup, et je me demande pourquoi, van den Heuvel est debout sur la chaussée, près de moi. Les boches lancent de stupides grenades à manche qui font du bruit. Elles tombent partout autour de nous, dans l'eau. Vingt têtes de boches et des carabines se dressent sur le parapet. Le cadavre a glissé dans le fossé, le casque sur la figure. Nous commençons la retraite avec ce fardeau glissant dans l'eau. Moi, conservant son fusil et ripostant de temps en temps aux balles qui sifflent. du Bus est blessé, il demande à partir et se traîne vers notre ligne. J'ai arraché la patte d'épaule de l'allemand et crié à van den Heuvel qui regagne notre tranchée: « C'est le 368^{me} ». Il me répond : « Garde l'autre patte d'épaule pour moi ». Je ne sais pas encore s'il l'a dit à la blague. Fumalle et Demaret nous ont rejoints. Couchés le long de la route entre deux feux, nous tremblons tous de froid car nous sommes trempés jusqu'à la ceinture. Fernand nous a demandé de nous maintenir là pour contre-attaquer avec ceux qu'il va amener. Les allemands sont tenus en respect par nos mitrailleuses. On voit parfois une tête qui s'esquive aussitôt. Il fait beau. Notre artillerie commence son tir. Au loin, de temps en temps un boche, sac au dos, passe en courant. Des rafales de mitrailleuses partent de la ferme des Trois Pignons. je vois les gerbes de balles dans l'eau à droite du seul poste que nous occupons encore. Maintenant nos gros obus noirs tombent sur la ferme. Un allemand passe la tête au-dessus du parapet, devant nous; il est nettoyé par une rafale de quelques balles tirée de notre tranchée. Nous avons terriblement froid. il est huit heures passées. nous chantons La Madelon. Notre artillerie rapproche son tir. Des schrapnells éclatent bien près de l'élément de tranchée occupé par les Fritz. les éclats nous reviennent. Demaret est touché mais sa guêtre a paré le choc. Avec un fracas de tonnerre quatre obus viennent s'abattre derrière les boches qui n'en mènent pas large. Doucement, Messieurs les artilleurs. si votre tir se raccourcit c'est nous qui encaissons. Un soldat

allemand part vers l'arrière en courant. il est abattu à la mitrailleuse. Il pivote sur lui-même. les bras en l'air et s'abat. C'est une bonne leçon pour les autres. Demaret me dit : « Ils vont devoir se rendre ». L'artillerie a établi son barrage à 150 mètres au-delà. Dans la tranchée adverse un fusil, crosse en l'air. s'élève timidement au-dessus au parapet puis c'est un bâton avec un mouchoir blanc. De nos tranchées part un « hourrah » général. Fernand est déjà à mes côtes, mes jambes plient et refusent presque de me soutenir. Les camarades arrivent les bras en l'air, complètement affolés sous leur casque. Ce sont de très jeunes hommes conduits par un feldwebel plus âgé. On les groupe sur la route. Je vais au parapet boche où gisent des masses d'objets. Il n'y a pas de traînards. Trois cadavres, dont un sous-officier, couché les bras en croix. Quelques patrouilleurs enlèvent le butin. Il y a une mitrailleuse. Ils encadrent les 24 prisonniers que je ramène au Major Burnell. Nous les lui abandonnons. Nous nous sommes faits ovationner par les troupes du chemin de fer. Avant de repartir mes hommes reçoivent du café chaud et mangent, je fais comme eux. Haeck disait encore gaiement que ces salauds lui avaient donné de l'appétit. Une heure après il était tué. Nous voilà de nouveau sur les passerelles, nous hâtant vers la Grand Garde où l'on a besoin de nous. Fiers et joyeux du résultat déjà acquis, les hommes ont la blague légère et le moral élevé.

Nous rejoignons van den Heuvel et Stevenaer dans la tranchée reprise. Le plan adopté est de progresser autant que possible avec les patrouilleurs pour dégager les éléments de tranchées entre le Poste Central du Commandant Brennet et les différents petits postes. Après on verra. Nous ne sommes vraiment pas nombreux. Je pars avec Hoes et Haeck en tête, puis Morhaye, Fumalle et Heymans; nous arrivons à la tranchée sans incident. Je fais aussitôt signe au Groupe Stevenaer de nous suivre. La visite du boyau ne donne rien. Là, à droite, un homme marche dans les herbes. Un des nôtres ouvre le feu: « Halte , c'est un soldat belge », naturellement, on l'a heureusement manqué! J'envoie deux hommes vers lui. Il est trop mal en point, je demande un brancard et ne m'en occupe plus. La vue est splendide. Notre artillerie méthodiquement déplace ses rafales, le poste « A » et la ferme des Trois Pignons sont bien encadrés. Ces messieurs doivent avoir chaud. C'est bien fait. Des boches morts sont couchés dans les champs. On transporte un allemand blessé. J'envoie Fumalle et Hoes visiter un ancien épaulement d'artillerie. Ne voilà-t-il pas qu'ils reviennent avec un boche et 3 belges qu'ils ont extraits de ce réduit. Poussant alors vers la gauche, j'occupe un nouvel élément avec 4 chasseurs et les 6 guides. Stevenaer travaille sur la droite. Les carabiniers nous renforcent avec Masui et Brasseur. J'envoie Stepeur, le maréchal des logis Lambrechts et De Baere en avant. Mais nous sommes en plein barrage de notre artillerie, je les rappelle. Ils essayent de rappliquer, Lambrechts repasse, Stepeur se défile vers l'arrière; De Baere également repasse, au moment où il arrive en rampant près de moi, il pousse un cri, je l'empoigne et lui dit : « Cela ne sera rien, vieux! » il râle deux fois, sa tête tourne, il est mort. Une balle en pleine poitrine. Le poste « D » en face de nous, tire de notre côté avec précision. J'indique aux hommes l'ouverture d'où le mitrailleur boche doit pointer son arme. Haeck, à son tour, s'écroule. Il expire sans un mot, le regard tout droit. Quelques instants après un troisième homme est abattu avec un cri terrible. Nous encaissons formidablement de notre propre artillerie. Mais, reculer maintenant, pour rien au monde. Pourquoi ne leur donne-t-on pas l'ordre d'allonger ce tir? Il est midi, je suis esquiné, c'est le bain de ce matin qui m'a fourbu. Brasseur est épatant, il se démène. Je conseille aux quelques hommes que j'ai avec moi, de tirer dans l'abri du poste « D », mais, de se déplacer chaque fois pour déjouer le pointeur allemand. Derrière nous les grosses mitrailleuses du poste de Commandement égrènent leurs chapelets et leur objectif est le même que le nôtre semble-t-il. Notre artillerie a allongé le tir et ce sont les petits postes qui sont maintenant pris à partie. Magnifique précision. Les voilà couronnés de fumée et de poussière. Mes hommes

affalés dans les traverses mangent. Je leur indique à nouveau le remblai à gauche où Lambrechts s'est avancé un instant il y a une heure. Nous l'occupons, cette fois, définitivement. Les carabiniers de Brasseur patrouillent dans les roseaux et ramènent des prisonniers. Le mitrailleur boche du Poste « D » ne réagit plus. Derrière nous arrivent maintenant les renforts des chasseurs à cheval - Joli spectacle. Par escouades de 6 ou 8, ils s'égaillent au pas de gymnastique, bien encadrés. Cela a beaucoup d'allure et l'on se croirait à la manœuvre. Les allemands en « D » ont déjà fait signe de se rendre et agité des mouchoirs blancs, mais ils continuent à tirer. Il faut qu'ils se mettent d'accord les salauds. Fernand van den Heuvel nous a rejoint. Deux boches sortent du petit « D » les bras en l'air, nous nous mettons en tirailleurs et avançons malgré le tir de l'artillerie belge. Une quinzaine d'hommes sortent les bras tendus suivis de deux officiers corrects. Les hommes sont tout gris de poussière des pieds à la tête et plutôt émus. van den Heuvel d'un geste et en quelques mots nous désigne le poste « D ». En avant immédiatement nous voulons l'occuper les premiers car les escadrons de chasseurs travaillent brillamment. Nous avançons au milieu des éclatements de nos obus qui ne nous impressionnent plus. Nous nous sentons invulnérables. Et je repère au sifflement le danger proche ou plus éloigné. Les boches coincés dans l'abri ont peur de sortir; pour y arriver il faut les engueuler. Ils sont 8 ou 9. Le mitrailleur est mourant près de la pièce belge qu'il avait retournée contre nous. C'est lui qui a tué nos hommes. Une balle lui a fait une blessure à la tête, la cervelle grise déborde, il remue les bras et semble s'efforcer de se redresser. Un homme propose de l'évacuer. Je m'y oppose, il a son compte, qu'on le laisse crever. Un autre, cruellement blessé au pied, rapplique dans le poste en se traînant par terre. Je l'assieds et lui donne ma gourde. Un troisième expire lentement. Je confie le poste à l'adjudant Philippe avec recommandation de veiller vers les lignes allemandes et d'être calme, de ne pas se montrer. La Croix rouge viendra chercher les blessés. Morhayé revient en boitant, il a été contusionné par un éclat. Nous apprenons que le Lieutenant Masui des Carabiniers est gravement blessé. Je quitte le poste avec Morhayé, nous regagnons la tranchée où sont réunis les prisonniers de « D » et de « E ».

J'y retrouve van den Heuvel et Stevenaer. Nous sommes là tout à fait à découvert. Personne ne songe à se cacher, il fait absolument calme. Il y a du soleil. Jamais on oserais se tenir ici un jour ordinaire. Les batteries allemandes n'ont sans doute plus d'observateurs et ont dû souffrir de nos tirs.

Je parle à un des officiers allemands. C'est un prussien de Koenigsberg. Il s'appelle Hans Weber et revient de Russie.

Nous nous sommes alors mis en route avec les prisonniers vers le poste du Commandant puis vers la ligne du chemin de fer par les passerelles. L'artillerie adverse reprend ses tirs très au hasard, elle est dérégulée. Un barrage sur notre première ligne est trop court heureusement pour nous qui passons.

La journée est finie. Je n'ai rien changé aux notes écrites le lendemain même de l'action. Ce récit ne contient pas de point culminant, il est peut-être trop simple, j'en conviens, la part du poète est nulle. Pourquoi arranger? L'action supprime la réflexion et dans ces moments c'est l'instinct qui décide. Je n'ai pas eu l'impression de grand danger. La journée s'est déroulée avec une précision exempte de toute fantaisie d'imagination.

J'ai mal dormi celle nuit-là, j'étais trop raide et d'une nervosité inconnue. Je retrouvais continuellement ce goût de la poudre dans la bouche. Quand je ferme les yeux, ai-je écrit, je vois éclater des obus ou courir des allemands. Faible machine que notre

cerveau, déjà intoxiqué pour si peu. Cette journée m'a laissé pendant un temps l'agréable sensation de n'avoir plus peur de rien. Les hommes ont été tout simplement superbes. Notre meilleure récompense fut d'avoir acquis leur estime.

On a enterré 38 allemands, ramassés sur le terrain.

Ce 9 - Enterrement de nos hommes tués mercredi. Beaucoup d'officiers, beaucoup d'hommes. des couronnes. Il y avait huit cercueils formant un imposant cortège. Sur les trois couleurs qui drapaient les cercueils brillaient les décorations posthumes. Il y eut les discours.

Après la cérémonie, déjeuner avec tous les patrouilleurs au Quartier Général de la Division. L'après-midi nous allons en automobile voir Masui à l'Hôpital Depage à La Panne. Il a reçu l'Ordre de Léopold ! La blessure est mauvaise. Pénible impression.

Les routes près de la ferme Piron sont continuellement bombardées. Il y a eu une alerte pendant que nous étions à La Panne provoquée par un pilonnage de la Grand Garde-Sud. Le secteur est nerveux. L'artillerie allemande en veut à nos batteries.

ALLOCUTION DE SA MAJESTE LE ROI AUX TROUPES QUI LE 6 MARS 1918 PARTICIPERENT A L'OPERATION DU REIGERSVLIET.

Officiers, soldats.

Vous vous êtes montrés dignes de votre nom de Belge.

Grâce à votre témérité, à votre ténacité, un violent assaut des meilleures troupes allemandes a été repoussé et les postes avancés, qui étaient perdus, ont été brillamment repris.

Vous avez capturé 5 officiers, 120hommes, rapporté 9 mitrailleuses.
C'est un fait d'armes splendide.

Officiers et soldats, je suis fier de vous, Au nom de la Patrie, au nom de notre armée, je vous remercie et vous félicite de tout cœur.

DIVISION DE CAVALERIE
Etat-Major. 3e Bureau.
Q.G. le 7 Mars 1918

ORDRE DE DIVISION.

Officiers, sous-officiers et soldats des diverses armes et services de la D.C., c'est avec une profonde émotion que je vous adresse mes félicitations pour l'élan magnifique, l'abnégation et le dévouement avec lesquels, chacun de vous a assumé sa tâche dans la journée glorieuse du 6 mars.

Grâce, au bel esprit de solidarité et de devoir qui vous anime tous vous avez contribué au succès éclatant qui a couronné nos armes.

Si la cavalerie belge a prouvé une fois de plus qu'elle est capable des plus beaux exploits, l'honneur en revient surtout :

A vous, Artilleurs du groupe à cheval et du Groupe 11 1/2 A, qui, sous une brillante direction, avez réalisé à un si haut degré l'union intime des armes et avez coopéré dans la plus large des parts à la défaite de l'adversaire.

A vous, poignée de cavaliers qui, par votre résistance opiniâtre avez brisé l'élan victorieux de l'ennemi et préparé ainsi le succès final.

A vous, enfin troupe de contre-attaque dont la joyeuse ardeur insouciant des difficultés et du danger, avez détruit des troupes allemandes réputées parmi les meilleures.

Le Général Major Commandant ad. Int.
(Sé) DE BLAUWE.

Ce 12 - J'ai passé la journée aux avant-postes dans l'abri d'André de Broqueville.- Beau temps. Les boches ont canardé la Grand Garde. Pendant toute l'après-midi le peste « E » où nous nous trouvions a encaissé des grenades à fusil, ce qui n'est pas grave, mais ensuite des bombes que l'on voit arriver et qui font un bruit énorme en éclatant. Lorsque le tir a cessé, nous étions bien contents et épuisés par ce régime un peu trop violent.

Patrouille le soir. De chaque patrouille nous ramenons des vestiges de l'attaque: fusils, couvertures, même une mitrailleuse. Nous avons constaté que les troupes assaillantes déroulaient derrière elles un ruban blanc conducteur comme le petit Poucet. Je suppose que ce ruban permet aux renforts et au ravitaillement de mieux suivre la marche des troupes de choc. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est le retour de nos patrouilleurs au cantonnement, au petit matin. L'aube est une belle chose, inconnue des citadins. Au mess de la ferme Piron un bon petit déjeuner m'attend: café, tartines à volonté et le pot de confiture. Je vous assure qu'on y fait honneur avant de se coucher et de dormir jusqu'à midi.

Ce 15 On s'attend cette nuit à une attaque allemande. Mais nous allons patrouiller. Drôle de situation, Nous nous trouverons entre le marteau et l'enclume, mais qu'importe. Une chose m'a frappé et amusé: à notre arrivée la nuit au postes avancés, je m'aperçois, et ce n'est pas la première fois, que les troupes de garde ne peuvent cacher leur satisfaction. Tout le monde est enchanté, nous avons la réputation de troupe de choc et cette illusion propage la confiance. Il faut reconnaître que ces jours-ci, la vie aux avancés est peu banale. Les gens sont inquiets et constamment sur le qui-vive. Evidemment, la perspective de l'obus qui vous réduit en bouillie n'a rien d'engageant! Je préfère pour ma part, une mort propre. Mais personne ne choisit et le fatalisme est cousin germain du courage.

Ce dimanche 17 - Toute la journée les deux artilleries tirent et c'est ainsi chaque jour. Nous vivons au milieu des batteries. C'est fabuleux comme effet. Les flammes brèves jaillissent à intervalles, le bruit du coup de départ suit après plusieurs secondes, l'obus siffle en l'air en un vrillement aigre. Les artilleurs allument des feux dont les fumées marquent leur position pendant le tir.

Ce 18 - Masui est mort de sa blessure seul dans une chambre d'Hôpital. Est-ce cela la Gloire! Le courage est une vertu réservée aux imbéciles!

Ce 19 - Nouvelle attaque allemande dans le secteur. Elle échoue.

Ce 20 mars - J'ai 23 ans - Ici dans notre bonne ferme Piron, nous sommes continuellement sous le canon. Un obus est tombé au milieu de la cour. Il n'y a pas eu de blessé mais on s'est regardé avec émotion. Ce séjour m'est malgré tout sympathique, il y a de l'atmosphère et de bons compagnons. La vie est très animée et périlleuse.

Ce 21 - Nous partons à 9 heures pour La Panne, à bicyclette, pour arriver à temps au service du bon Masui. Enterrement bien militaire, c'est-à-dire, sobre et indifférent. L'homme laissé à lui-même est un être sec. Comment les femmes peuvent-elles s'attacher à lui?

Les communications à l'arrière reçoivent aussi des bombardements violents. Que veulent les boches? Pourquoi cette orgie de munitions?

Ce 31 mars - Fête de Pâques de guerre. Rien ne dit que ce sera la dernière, mais il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir. J'enrage quand j'entends des broyeurs de pessimisme. Les femmes dans la vie agissent plus par sentiment que par raisonnement. Elles ont raison, car elles possèdent l'intuition du cœur. Souvent ce que l'on a trop espéré dans la vie nous cause une désillusion. Notre jugement sur certains ne doit pas être exclusif, nous connaissons si mal les autres et les raisons qui les font agir.

Je rencontre des amis de toutes espèces, des gens qui sentent et jugent comme moi, mais j'ai beau chercher, je ne vois pas un homme avec qui je voudrais m'astreindre à vivre ma vie entière. Il est curieux que, automatiquement, chaque homme tente l'expérience avec une femme dans le mariage et que nous rencontrions pourtant des ménages heureux.

1918 – Avril ... Mai ... Juin

Ce 12 avril - Ces temps-ci j'écris tous les jours à Maman.

Ce 16 avril - Les nouvelles sont bien mauvaises. Le secteur d'Ypres est attaqué. Les allemands sont à Bailleul. Nous avons reçu l'ordre de rejoindre nos régiments, on nous remet à cheval pour protéger quelle retraite? S'il y a une percée, tout le front de l'Yser doit être abandonné. Au régiment, le Colonel du Roy a remplacé d'Hespel.

Ce 18 avril - Beau succès local de nos troupes à Merkem. Le Général Joostens, commande la Division qui s'est distinguée, 700 prisonniers.

Ce 24 avril - Isenberghe - Chaque soir, du mess, l'on voit les lueurs du terrible bombardement du mont Kemmel.

Ce 27 avril - Reconnaissance d'Etat-Major vers Woesten, Boesinghe en vue de créer une seconde position derrière Ypres.

La situation du côté du Kemmel est tendue, dit-on. J'accompagne le Commandant de Henin. Tir de nos grosses pièces. Ce 30 avril - Premières hirondelles - être si près d'une grande bataille (vers Ypres) et n'y pas participer! Mais voilà encore de l'imagination. Notre imagination joue un bien grand rôle. Elle fait la peur, crée l'Amour, aiguise l'ambition.

30 mai - Je lis dans l'Appel des Armes: «La préoccupation de vivre selon un type d'harmonie qu'il s'efforçait non sans troubles et non sans heurts de définir ». C'est bien le cas de chacun de nous si je ne m'abuse.

Un avion allemand descend 5 de nos saucisses (ballon d'observation) en quelques minutes.

Le 1er juin - Beau temps ,chaleur.- Sommes à Isenberghe. Les boches sont sur la Marne que va-t-il advenir?

Ce 20 juin - Remise des décorations à Ghyvelde dans les dunes. Le Premier Chasseurs à Cheval était formé en carré, les officiers devant leur peloton. Nous étions pied à terre. Le Général de Witte arriva au galop sur un bel alezan bien marqué. – Sonneries - quelques instants plus tard un « Garde à vous » sonore. Le régiment sabre au clair

présente les armes. Les trompettes sonnent, puis la musique joue la Brabançonne. Le Roi Albert débouche au loin, suivi de la Reine et de son Etat-Major. Le Général s'est porté seul au devant de lui (le Roi). Le Souverain arrive au pas, entre dans le carré et salue les troupes. Le silence est complet, on entend le bruit léger des gourmettes. Les queues des chevaux se balancent. Le Roi monte un superbe pur-sang bai à tous crins. La Reine le suit, toute fine sur un joli pur-sang qu'elle monte à ravir. Le Roi s'arrête au milieu du carré et après un discours bref (bilingue) il remet l'étendard (que l'on apporte bien maladroitement) . Les trois couleurs déployées retournent au galop prendre leur place. Le Roi a mis pied à terre. Il s'avance vers nous - agitation ridicule dans la suite. Dans les plus beaux moments il y a de petits ridicules qui font rire. Il m'épingle l'Ordre de la Couronne, puis me donne la main. Je me souviendrai du regard de ses yeux bleus. Le Général lit les citations que l'on n'écoute pas. Nous remontâmes à cheval pour saluer la Reine qui nous félicita bien gentiment. La cérémonie se termine par un défilé au pas, les chevaux groupés par robe.

1918 – Juillet ... Août ...

Ce 19 juillet - Je pars probablement en congé le 22 pour Paris et Cabourg A moins que les congés ne soient fermés d'ici là.

Ce 22 - Paris est désert. Je me souviendrai de ce Boulevard de la Madeleine sous un beau soleil et sans une âme. Depuis un mois les parisiens inquiets ont fui la capitale.

Cabourg ce 1er août - Les jours se sont envolés. Temps de rêve, bains, tennis, chasse en barque sur l'Orne, à Salnelle, goûters au golf, auberge de Guillaume le Conquérant pays délicieux pour un congé! Je me sens complètement refait.
Je pars sans le moindre emballement pour aucune de ces jeunes filles, toutes charmantes.

Ce 7 août - Venant d'Isenberghe, nous sommes à Quaedyres, près de Bergues.
Je vais m'arrêter un instant au souvenir de ce cantonnement qui avait du charme et d'où nous partîmes pour l'Offensive des Flandres. Ce fut le dernier temps d'arrêt avant la marche libératrice.

Ici le pays est joli. J'ai des impressions de Brabant et les moissons donnent la sensation de l'été. Nous avons retrouvé les champs ondulés comme de larges vagues de pleine mer et les paysages lointains qui bleuissent vers le soir. J'ai revu des champs de betteraves! Les grandes fermes ont leur verger où joue le soleil. J'aime à m'y retirer bien seul et à lire. Le calme est surprenant, on se sent devenir meilleur. Pourquoi subir du reste cette agitation confuse d'une vie tendue alors que la sérénité est à la portée de la main. Le secret est de pouvoir s'isoler. Je lis le « Cœur Innombrable" de la Comtesse de Noailles, c'est tout bon. Je la préfère à Verhaeren uniquement sonore et descriptif.

« Les forêts ,les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mon cœur que les regards humains
Je me suis appuyé à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons en mes mains »

La vie heureuse se réveille en nous avec une généreuse douceur, loin de ces paysages démolis et torturés où, sous les explosions des obus, la matière elle-même frémit et frissonne. J'éprouve l'intense désir d'aimer la nature et les êtres. Les victoires

françaises actuelles sont de vraies fêtes. Les communiqués valent les proclamations de Barrère, sous la Première République, et les Bulletins de l'Empire.

J'adore ces heures du soir dans ce verger. Ce couchant doré, ces blés, cette terre blonde ont une splendeur de fête. La nature est belle pour elle-même sans se soucier de ceux qui la regardent. Elle a la beauté intérieure d'une femme heureuse. C'est peut-être parce que je suis heureux que j'aime ainsi toutes choses.

On entend très loin, contre l'horizon, le canon gronder du côté d'Ypres et de Bailleul. Précurseur de batailles, il laisse espérer les plus aventureuses illusions.

Ce 15 - J'ai volé cet après-midi pour la première fois. Impression excellente. Pas d'émotion, calme au départ, l'envolée en douceur, coup d'œil superbe, tout est net et minuscule: bottes de paille, village et même mon cheval attaché dans une cour de ferme. L'ombre de l'avion accompagne les grandes ailes du Farman. Je suis assis devant le pilote, le moteur est derrière nous. Nous avons été au-dessus de Bergues.

Nous étions quelques bons amis au 2ème Escadron: André de Liedekerke, sentimental et gai, Stany de Pret et José de la Serna comme Adjudant. Le Commandant de la Fontaine allait bientôt nous quitter. Le mess était installé chez de bons paysans. Nous y avions un phono qui nous jouait à volonté quelques disques qui faisaient nos délices. Les grands airs de Werther « Il faut nous séparer » ou « Oh nature pleine de grâce », « Moment Musical » de Schubert que j'affectionnais et un petit air qui, après 25 ans me revient constamment à la mémoire:

« Ma chère l'autre jour en passant dans la rue
Où jadis nous logions au Sixième sur la cour
J'ai vu « Chambre à louer » et l'idée m'est venue ... »

Notre jeune docteur Schelling, grand et dégingandé logeait dans une chambre voisine de la mienne. La ferme était au milieu des champs. Schelling avait une voix magnifique et chantait du matin au soir. Il excellait dans Orphée aux enfers « J'ai perdu mon Eurydice, rien n'égale ma douleur ».

A ce rythme là septembre s'écoulait. Je montais un pur-sang alezan doré, sa longue encolure, sa tête fine, son joli trot, en faisaient le type du cheval anglais. Il s'appelait Marmor et était par Talion et Marmitte.

1918 – Septembre ...

Le 15 septembre - Je gagnais ma première course sur la plage de Malo-les-Bains avec Vitrine.

Le Commandant de Trannoy reprend l'escadron. Il a été instructeur à l'Ecole des Sous-Lieutenants à Guines. Il a la réputation d'être intransigeant et en général on le craint. Nous verrons bien. Je préfère toujours un chef jeune à un officier qui a une vieille mentalité. Je me souviens que Trannoy a rempli autrefois le rôle du Charolais au Tournoi de Bruges. Je n'avais pas eu l'autorisation d'accompagner mes parents, mais Guy y a été. Nous allons probablement maintenant participer à un Tournoi d'un autre genre où nous jugerons chacun à sa valeur.

Ce 25 -septembre - Ce soir en me rendant au mess j'entendais un bruit continu et lointain de charroi. Dans le soleil couchant il m'a semblé que c'était la Victoire en marche. Partirons-nous enfin, vers celles qui nous attendent là-bas? Je suis désigné pour la première reconnaissance. Je voudrais me détacher de tout voler vers cet inconnu avec tous les risques. A cheval, à la reconquête de son Pays, quelle destinée!

Il y a des troupes françaises dans tout le pays. On dit que c'est l'armée de Mangin.

OFFENSIVE

Ce 27 septembre - Départ du régiment dans la soirée. Marche de nuit à cheval pour se rapprocher des emplacements. Lune et nuages, pluie par intermittence. Etape au pas et marche à la tête des chevaux sur la grand' route. Impressions diverses. Tout d'abord, espoir de réussite de l'offensive, crainte d'une opération de petite envergure sur notre front, attrait de l'aventure, désir de se détacher de tout. Laissons faire les choses et espérons. Les nouvelles des autres fronts sont si bonnes.

A 2.30 heures de la nuit, le bombardement commence sur tout l'horizon, c'est enthousiasmant. Les colonnes se croisent et piétinent dans l'obscurité.

Ce 28 - Bivouac dans les bois près de Woesten. Pluie torrentielle. Départ de Major Jolly qui prend le 4ème Lanciers. Je dors 2 heures sous une tente. Vers 10 heures, les nouvelles arrivent. La forêt d'Houthulst est enlevée. On progresse. Je vais chercher du café. Cantonnement des hommes dans le taillis. Lettre de Maman apportée par le facteur. Gaïeté. Je me lave et me sens bien. Nous sommes prêts et attendons l'ordre de monter à cheval. Arrivée du Major de Mélotte qui remplace Hubert Jolly.

Ce 29 - A 8 heures, ce matin, nous passons les anciennes lignes au sud de Steenstraete, cloaque lunaire, autos embourbées jusqu'au-dessus des roues. Spectacle prometteur! Nous dépassons cette zone de fondrières, pour venir nous dissimuler dans un verger en avant de Clerken. La traversée de la forêt est impressionnante, une forêt sans feuilles, rien que des ossements d'arbres. Les trous d'obus dans les taillis marécageux. Cadavres de chevaux et, dans le sous-bois, cadavres de nos fantassins fauchés l'arme à la main. De tous côtés, depuis Lizerne c'est un désert fangeux. Arrêtés sur la route nous bivouaquons sur place, sous la pluie. Le ravitaillement ne suit pas. Nos hommes et nous n'avons rien dans le corps.

1918 – Octobre ...

Ce 1er octobre - Le temps est au beau. Les hommes ont mangé du cheval - c'est exquis. Sera-ce le jour de la cavalerie? Les nouvelles sont merveilleuses partout. La Bulgarie a signé la paix. Nuit à Zarren.

Ce 4 octobre - Westvleeteren - Repos. Je dors et mange beaucoup. Notre équipée me laisse une impression sombre et pénible. Que s'est-il passé? L'infanterie a enlevé d'un élan la forêt et toutes les positions allemandes. Elle s'est heurtée alors à une seconde ligne sur les hauteurs, aux environs de Cortemarck et Westroosbeek sans que le ravitaillement ni l'artillerie puisse franchir le dédale boueux des anciennes lignes. Arrêt de l'offensive. La cavalerie est reportée à quelques kilomètres en arrière.

Le 6 octobre - Westvleeteren. L'Eglise a un joli carillon. Comme il n'y a aucun changement dans la situation, des gens affirment que l'offensive a avorté. Pourquoi tomber d'un excès dans l'autre? Attendons, ce n'est pas fini.

Ce soir: on raconte que l'Allemagne voudrait la paix et se prêterait à discuter. Sont-ils déjà si loin? Ne vaut-il pas mieux les pousser à bout. La meilleure réponse à leur faire est de marcher demain de l'avant.

Le Commandant s'intéresse à tout. Il a des initiatives; on sent en lui l'organisateur. Grâce à lui, nous nous sommes mis à toiletter les chevaux de l'escadron. Excellent dérivatif à la déception éprouvée ces derniers jours. C'est très amusant. Les tondeuses égalisent les crinières et nous nous évertuons, sous ses indications à arracher les crins de la queue, selon les règles. Tout cela en vue de l'entrée à Bruxelles! Quant au Major de Mélotte, il s'assied au mess petite chambre de ferme - derrière le poêle et se frottant lentement les cuisses avec les mains, il affirme, selon le Général de Braque, que le militaire en campagne doit profiter de chaque moment pour manger ou dormir. Il agit en conséquence.

Ce 14 octobre - Reprise de l'offensive. A 5.30 heures le tir de barrage se déclenche. Beau temps, étape de nuit. Je pars en reconnaissance avec six hommes. Nous dépassons des centaines de prisonniers. Nous traversons en fourrageurs, au galop, un barrage allemand.

Le 14 au soir, je suis à Kruisstraat, rattaché à l'Etat-Major du 10ème de Ligne.

Le 15 au soir, à Elle-lez-Kortemarck. Les fantassins sont couchés dans les betteraves. Les balles allemandes sifflent de temps à autre mais on ne voit rien et rien ne se passe. Nous sommes pied à terre à attendre que la ligne cède. Cela pourrait durer longtemps. Un de mes hommes est blessé par un éclat. Un jeune officier français également en liaison est tué à côté de moi, par le même obus.

Ce 19 - Burkel - Mort du Commandant Francis de Meeus. Combat de nègres dans la nuit.

Ce 20 - Reconnaissance avec Fumalle et cinq hommes vers Eecloo. Je pousse à fond dès l'aube. Il fait encore bien sombre. Les allemands viennent de quitter les bois, on voit la paille sur laquelle ils ont passé la nuit aux aguets. A l'entrée du hameau de « Cleit », à un croisement de route, mon éclaireur de pointe a son cheval tué sous lui. Il se dégage et revient en courant. Nous mettons pied à terre et nous glissant le long des haies, nous approchons. Une compagnie de boches est alignée sur la petite place. Nous ouvrons le feu et sans plus insister nous remontons à cheval pour disparaître dans les bois. J'avertis De Ghilage qui arrive calmement avec son peloton. A travers bois, contournant Cleit par le sud, je poursuis ma mission vers Eecloo. Nous ramassons un allemand du 77ème d'infanterie que j'envoie à l'Etat-Major. Plus tard, nous sommes pris à partie par des fusiliers ennemis embusqués dans le moulin de Kerselaer. Nous essayons de passer, soit au nord, soit au sud, inutile. Je passe la nuit avec ma reconnaissance dans une ferme au milieu des bois.

La résistance allemande s'affirme pourtant sur le canal Gand-Terneuzen. Et l'escadron va cantonner à Assebrouck près de Bruges. Cette poursuite de plusieurs jours a éprouvé les effectifs. José de la Serna est blessé à Maldegheem, nous avons des morts à l'escadron, mon peloton est diminué de plus d'un tiers, deux morts et six blessés.

A Assebrouck, je loge la première nuit avec le Commandant dans une salle de café. J'ai choisi le billard comme couchette, rien n'est plus dur!

Nous sommes invités chez mon oncle Albert Peers aux Celles à Oostcamp. Le Commandant, Stany et moi, nous nous y rendons. Larbins en culotte, réception et menu d'avant-guerre! perspective insoupçonnée d'un luxe bien sympathique mais inconcevable dans cette petite Belgique martyre. Nous en profitons joyeusement et le

Commandant félicite la maîtresse de maison qui a su réaliser un tel miracle au milieu de toutes les vicissitudes actuelles.

1918 – Novembre ...

Ce 2 novembre - La Turquie a mis bas les armes.

Ce 4 au soir, aux environs de Bassevelde, j'apprends la mort de mon ami Bob Misonne, rentré récemment du Congo. Il a été transporté dans une chapelle voisine. Je vais prier près de lui. Etendu dans son imperméable ciré, il repose là avec cinq compagnons d'armes. Je reconnais Lambrechts, le maréchal des logis patrouilleur. Le visage de Bob a conservé un fin sourire. A quoi pensait-il, lorsqu'il fut tué, pour avoir ce calme?

11 NOVEMBRE - A 5 heures du matin un sous-officier est venu frapper à mon volet pour m'annoncer l'Armistice!

INESTIMABLE BONHEUR DE V I V R E!!

Fini canons, obus,

FINI LA GUERRE!!

Table des Matières

POST-SCRIPTUM	3
CHAPITRE I : L'AVANT GUERRE DE 1914.....	3
JE ME SOUVIENS... ..	3
1913 – J’ENTRAI À LA CAVALERIE	3
AU PRINTEMPS 1914	4
CHAPITRE II : PREMIERS MOIS DE GUERRE.....	6
1914 AOÛT	6
1914 – SEPTEMBRE	8
1914 – OCTOBRE	9
1914 – NOVEMBRE	10
1914 – DÉCEMBRE	11
1915 – JANVIER	11
1915 – FÉVRIER ... MARS	12
1915 – AVRIL ... MAI	13
1915 – JUIN ... OCTOBRE	14
1915 – NOVEMBRE ... DÉCEMBRE.....	14
CHAPITRE III : 1916 - JE SUIS SOUS-LIEUTENANT	16
FIN 1915	16
1916 – JANVIER	17
1916 – FÉVRIER	17
1916 – MARS	18
1916 – AVRIL	19
1916 – MAI ... JUIN	19
1916 – JUILLET	20
1916 – AOÛT ... SEPTEMBRE	20
1916 - OCTOBRE	21
1916 – NOVEMBRE	22
1916 – DÉCEMBRE	23
CHAPITRE IV : 1917 OU L'ANNEE SOMBRE	25
1917 – JANVIER ... FÉVRIER	25
1917 – MARS ... AVRIL	26
1917 – MAI	27
1917 – JUIN	28
1917 – JUILLET	29
1917 – AOÛT	29
1917 – SEPTEMBRE ... OCTOBRE.....	30
1917 – NOVEMBRE	30
1917 – DÉCEMBRE	31
LA CHANSON DE LA MADELON.	35
CHAPITRE V : 1918 L'ANNEE DE « LA MADELON »	36

1918 – JANVIER	36
1918 – FÉVRIER	37
1918 – MARS	39
ALLOCUTION DE SA MAJESTE LE ROI AUX TROUPES QUI LE 6 MARS 1918 PARTICIPERENT A L’OPERATION DU REIGERSVLIET.	44
ORDRE DE DIVISION.	45
1918 – AVRIL ... MAI ... JUIN	47
1918 – JUILLET ... AOÛT	48
1918 – SEPTEMBRE	49
OFFENSIVE	51
1918 – OCTOBRE	51
1918 – NOVEMBRE	53

INDEX

A

Aa, 28
Abbeville, 13
Adrien, 22
Aerschot, 8, 9, 18
Albert, 19, 48
Alveringhem, 10
Anne-Marie, 31
Anvers, 7, 8, 9, 15
Arcades, 12, 13
Ardres, 28
Artois, 9
Artus, 24
Assebrouck, 52
Attenrodenwever, 4
Auguste II, 20
Avignon, 37

B

Bailleul, 47, 49
Bamboula, 4
Bassevelde, 53
Bathé, 21
Bergues, 48, 49
Bertrand, 29
Beughe, 22
Beveren, 10
Beverloo, 4, 8
Bidassoa, 5
Biolet, 31
Boesinghe, 47
Boisschot, 8
Bonn, 3
Borchgrave (de), 14
Bosschaert, 14, 18, 20, 22, 29, 30, 40
Boulogne, 18, 28
Bourbourg, 14, 20, 32
Boyau de la Mort, 26
Brabandère, 38, 39
Brabandère (de), 40
Brabant, 6
Brasseur, 38, 42, 43
Bray-Dunes, 21
Brennet, 40, 41, 42
Broqueville (de), 20, 46
Bruges, 29
Bruxelles, 6, 52
Budingén, 5, 7
Buffin, 21, 29
Burgrave, 22
Burkel, 52
Burnell, 6, 7, 8, 17, 29, 40, 42
Bus (du), 8, 18, 20, 41

C

C.I.S.L.A.C, 14
Cabourg, 29, 48

Caeskerke, 16, 17
Cafier, 28
Calais, 18, 20, 28, 31
Campine, 8
Cap Gris-Nez, 29
carabiniers, 32, 38, 42, 43
Champs Elysées, 13
Changy (de), 27
chasseurs, 17, 18, 42, 43, 47
Chasseurs, 6
Chastel (du), 14
Chemin des Dames, 25
Chenal (Marthe), 13
Cimiez, 37
Cleit, 52
Clémenceau, 36
Clerkem, 32
Clerken, 33, 36, 51
Cogels, 11, 20, 21, 29
Congo, 29
Coninck, 11
Coolscamp, 9
Corbeek, 8, 29
Cornet, 22
Corput (van den), 19
Corroy-le-Chateau, 6
Cortemarck, 51
cyclistes, 18, 20, 21, 22, 38

D

De Baere, 42
De Bogny, 10
De Ghilage, 52
del Marmol, 29, 31
Demaret, 38, 41, 42
Denderleeuw, 9
Denis, 14, 15, 22
Dewit, 7
Diest, 8
Dieudonné, 8
Dixmude, 10, 16, 17, 23, 26, 37, 38
Dragons, 7
Draux, 3
Drie Grachten, 12, 33
Dunkerque, 10, 11, 12, 13, 18, 20, 22
Dupont, 11
Duras, 7

E

Ecosse, 29
Eecloo, 52
Eggewaertscappelle, 22
Elle-lez-Kortemarck, 52
Eperleek, 27, 28
Essen, 10
Etterbeek, 5

F

Famet, 22
Favereau, 7
ferme de la Dame Blanche, 8
ferme des Trois Pignons, 40, 41, 42
ferme du Canard, 33, 34
ferme Piron, 24, 38, 44, 46
Fierlant, 19
Flandres, 9
Fontaine (de la), 21, 49
forêt de Soignes, 6
Fortem, 17
Foucques, 9
Fumalle, 38, 41, 42, 52
Furlana, 21
Fusiliers Marins, 10

G

Gallez, 12
Gand, 9
Garcia, 16
Gembloux, 6
Gendebien, 14, 15
Genval, 4
Ghyvelde, 21, 22, 47
Godart, 8
Godesberg, 3
Goumiers, 10
Gravelines, 11
Guides, 4, 6, 10, 17, 22, 37
Guignes, 14
Guines, 28, 30, 31, 49
Guy, 8, 13, 14, 25, 28, 29, 30, 49
Guyot, 19, 25

H

Haecht, 7
Haeck, 38, 42
Haegueman, 14, 28
Haelen, 7
Hallaar, 8
Hannut, 7
Hardy (le), 14
Hasselt, 8
Hauwaert, 8
Hâvre, 21
Hechtel, 4
Henin (de), 47
Herenthals, 9
Hermelinghen, 32
Hermès, 15
Hespel (d'), 16
Heuvel (van den), 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43
Heymans, 38, 42
Hindenburg, 11
Hoes, 38, 41, 42
Hoff, 8
Hollogne-sur-Gers, 6
Holvoet, 20
Hombeeck, 30
Houthulst, 9, 51

I

Isenberghe, 32, 34, 47, 48

J

Jolly, 6, 51
Jooris, 19
Joostens, 30, 47

K

Kalken, 9
Kemmel, 47
Kloosterhoek, 26, 39
Kluck (von), 7
Knocke, 11, 12
Krommen Hoek, 14
KruisAbeelee, 22
Kruisstraat, 52

L

La Panne, 21, 34, 44, 46
La Panne, 10
Lamarche, 17
Lambert, 20
Lambrechts, 42, 43, 53
Lampernisse, 17
Lancasti (de), 17
Lanciers, 5, 6, 16, 20, 22, 51
Landretum, 28
Lasoen, 10, 36
Leclerc, 21
Lede, 9
Leysele, 16
Liedekerke (de), 20, 21, 30, 49
Ligne (de), 5, 38
Ligney, 7
Lizerne, 51
Loon Plage, 20
Louvain, 7, 8
Luyghem, 32, 33

M

Ma Mère, 12, 13, 15, 31, 37
Ma Mie, 30
maison du Passeur, 19
Maldegheem, 52
Malo-les-Bains, 49
Maman, 24, 47, 51
Mangin, 50
Marie-Rose, 28
Marmor, 49
Marne, 8, 9
Marquise, 28
Masui, 38, 42, 43, 44, 46
Meerdael, 27
Meerendre (Canal de), 9
Meeus (de), 37, 38, 52
Melle, 9
Mélotte (de), 51, 52
Menten (de), 16

Merkeghem, 18
Merkem, 47
Mertens, 22
Mic-Mac, 30, 31, 32, 37
Misonne, 14, 21, 53
Moerbeke, 9
Moères, 14
Moermans, 11, 14, 29, 31, 34
Monte-Carlo, 37
Morel, 4
Morhaye, 38, 41, 42, 43
Morhaye, 41
moulin de Kerselaer, 52
Moulin des Corneilles, 30

N

Nice, 37
Nieuport, 10, 23, 27
Nivelle, 25
Noël, 17, 34
Noordschoot, 19, 33
Nordausque, 30
Notre-Dame-au-Bois, 6

O

Oostcamp, 52
Oostkerke, 38
Oude Bareel, 17
Oudestuyvekerke, 23, 26, 37
Overbeek (van), 14
Overmeire, 9
Oye, 18

P

Pagnouf, 13
Pansage, 21
Paris, 7, 13, 14, 15, 19, 20, 24, 27, 30, 31, 37, 48
Peers, 52
Pellenberg, 8
Pervyse, 23
Petite-Synthe, 11
Philippe, 43
Picardie, 9
Pimodan (de), 18
Pinson, 13
Pinte, 6
Plass, 40
Poelcapelle, 9
Pollinchove, 10, 19
Poucet, 7
Poulet (Ministre), 12
Prelle (de), 4, 7
Pret (de), 5, 49

Q

Quaedypres, 48

R

Rather-Not, 27

Reichenbach, 33
Reigersvliet, 37, 38, 39, 40
Reine, 48
Rhénanie, 3
Roger, 14
Roi, 17, 19, 48
Rosendael, 10
Roy (du), 14, 47
Royer (de), 27
Russie, 25

S

Safran, 21
Saint-Nicolas-lez-Bourbourg, 20
Salnelle, 48
Scheewege, 40
Schelling, 49
Schoutheete, 15
Selliers (de), 6
Selzaete, 9
Serge, 22
Serna (de la), 5, 49, 52
Simonet, 26
Sipido, 29
Smeekens, 6, 18, 36
Spoelberg, 13
Spyker, 11
Staden, 9, 10
Stany, 5, 49, 52
Steenkerke, 23
Steenstraete, 19, 51
Steinmetz, 33
Stepeur, 41, 42
Stevenaer, 38, 42, 43
St-Pierrebroucq, 27, 28
St-Trond, 6
Sybille, 13
Sylvine, 21

T

Tamines, 6
Tannenberg, 11
Taymans, 20
Terlinden, 6, 8, 10, 15, 17
Termonde, 9
Tetteghem, 10
Theunis, 12
Tiny, 31
Tirlemont, 4
Toulon, 37
Trannoy (de), 49
Tremeloo, 7

U

Ursel (d'), 5, 7, 8, 13, 17
Ursel (d'), 13
Uxen, 22

V

Van der Meersch, 11

Verdun, 18
Verhaegen, 9, 21, 38
Verhaeren, 22
Vertu d'Alembon, 32
Veurne Ambacht, 16
Vicogne (Château), 26
Villegas (de), 27
Viron (de), 20
Vitrine, 21, 27, 49

W

Wagner, 33
Waremmes, 6
Weber, 43
Werchter, 7
Werve (van de), 9, 18, 20, 30
West Meerbeek, 8
Westerloo, 9
Westroosbeek, 51
Westvleteren, 51
Whisky, 8

Wijnegem, 7, 8
Windelinckx, 22
Wissent, 29
Witte (de), 47
Woesten, 47, 51
Wolmen, 33
Woluwé-St-Etienne, 6
Woumen, 10, 33

Y

Yperlée, 11, 12, 19
Ypres, 9, 11, 12, 18, 19, 47, 49
Ysenberg, 11, 12, 13
Yser, 3, 8, 9, 10, 11, 12, 32, 33, 38, 47

Z

Zapo-zap, 16
Zarren, 51